

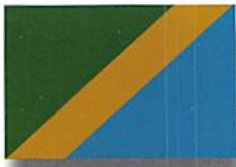
R E V U E  
d' **HISTOIRE**  
de **Charlevoix**

N u m é r o 9 0

S e p t e m b r e 2 0 1 8



*André Dufour*  
*À la recherche d'un grand peintre*



# LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX

Le drapeau évoque les trois pays de Charlevoix, tels que perçus par Félix-Antoine Savard : la mer, la terre et la forêt.

## MEMBRES CORPORATIFS (1 000\$ ET PLUS)

**DR JEAN-LUC DUPUIS**

**DOMAINE FORGET  
POWER CORPORATION**

**CENTRE DE SANTÉ BEAUTÉ  
FRANCINE THIBEAULT**

**MRC DE CHARLEVOIX-EST  
LOCATION DE GRUES DANIEL FORTIN**

## MEMBRES BIENFAITEURS À VIE (1 000\$ ET PLUS)

Alarmes et Extincteurs  
Charlevoix  
Robert Ascah  
Johanne Bergeron  
Rosaire Bertrand  
Jean-Pierre Bouchard  
Marc Bouchard  
Janet C. Casey  
Marc DeBlois  
Yves Downing  
Cécile Dumont

Georges Fournier  
Raymond Gariépy  
M. et Mme Leslie H. Gault  
Léonard Gauthier  
Fernand Harvey  
Imprimerie de Charlevoix Inc.  
Robert Labbé  
Fernand Labrie  
Laurent Lafleur  
Paul et Rita Lafleur  
Monique Larouche

Pierre Legault  
L'Héritage canadien du Québec  
Lico imprimeur  
Xavier Maldague  
Petites Franciscaines de Marie  
Guy Paquet  
Municipalité de Saint-Hilarion  
André P. Plamondon  
Maurice Potvin  
Gilles Poulin  
Diane et Jean-François Sauvé

Mary Schatz  
Réjeanne Sheehy  
Yolande Simard-Perrault  
Rita Simard-Smookler  
Huguette Tremblay  
Jean Tremblay  
Louis-Marie Tremblay et  
Yvette Froment  
Ville de Clermont  
J.C. Roger Warren

## MEMBRES BIENFAITEURS (100\$ À 999\$)

Pierre E. Audet  
Arthur Beaulieu  
Jean Bergeron  
Madeleine Boies-Fortier  
André Bouchard  
Gilles Bouchard  
Rémi Bouchard  
François Boucher  
Sylvie Boucher, députée  
Jean-Paul Boudraux  
Léonce Brassard  
Simon Coutu  
Caroline Dame

Martial Dassylva  
Godelieve De Koninck  
Henri Desmeules  
Claude Despins  
Johanne Desrochers  
Thomas Donohue  
Simone Éthier-Clarke  
Diane Fortin  
Jean Fortin  
Hélène Gervais  
Magella Girard  
Raymond Guay  
Claude Harvey

Hélène et Jean-Luc Harvey  
Monique Hervieu  
Alan Klinkhoff  
Mario Labbé  
Guy Lachapelle  
Claude Lafleur  
Fernand Lapointe  
Guy Le Rouzès  
André Maltais  
Gabrielle Marceau  
André Morin  
Lyse Nantais-Godin  
Paul Néron

Danielle Ouellet  
Restaurant Vices Versa  
Martin Rochette  
Caroline Simard, députée  
Cédulie Simard  
Jean-Pierre Simard  
Sonia Simard  
Carole Tremblay  
Denis Tourangeau  
Claude et Janine Tremblay  
Mario Tremblay  
Raymond Tremblay

## MEMBRES DE SOUTIEN (50\$ À 99\$)

Louis Asselin  
Daniel Audet  
Louis Bhérier  
Bernard Bouchard et  
Micheline Dufour  
Louise Boulanger  
Géralda Brassard  
Yolande et Gérald Cayer  
Henri Chaperon  
Marc Clotuche  
Wellie Desbiens  
Antoine Desmeules  
Marc Desmeules  
Jacques Dufour  
Jean Dufour  
Marc Dufour  
Mathias Dufour  
Luc Filion  
Denis Fortier

Hélène Fortier  
Pierre Gaudreault  
André Gaulin  
Janine Gauthier  
Marc-André Gauthier  
Pierre Gauthier  
Serge Gauthier  
Yvon et Élisabeth Gauthier  
Jean-François Gingras  
Pierre Girouard  
Robert Giroux  
Johanne Guérin  
Madeleine Guérin  
Richard Guevremont  
Christian Harvey  
Daniel Harvey  
Hélène Harvey  
Louise Harvey  
Édith Jean

Esther Jean  
Danielle Lajoie  
Claude Lapointe  
Réal Lapointe  
Robby Lapointe  
Michel Leclerc  
Jean-Marie Lemieux  
Patrick McKenna  
Lise Mineau-Sévigny  
René Moisan  
Jean-Denis et Marthe Paquet  
Roger Paquet  
Yvon Pichette  
Anita Poulin  
Philippe Poulin  
Claire Renaud-Tardif  
Restaurant et Motel Le Mirage  
Hélène Rochette

Lorraine Rochette  
Louis Rochette  
Raymond Roussel  
Municipalité de  
Saint-Aimé-des-Lacs  
Pierre-Paul Savard  
Maurice Sheehy  
Réal St-Laurent  
Claude St-Charles  
Michel Tétreault  
Sébastien Thibeault  
Diana Trafford  
Daniel et Jeannine Tremblay  
Georges-Étienne Tremblay  
Hervé Tremblay  
Johanne G. Tremblay

REVUE D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX  
Numéro 90, septembre 2018  
15\$ l'exemplaire

ABONNEMENT :  
35\$ par année / 3 numéros.

Publiée par le Centre de recherche sur  
l'histoire et le patrimoine de Charlevoix

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA  
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX :  
Serge Gauthier (Président),  
Raymonde Simard (Vice-présidente),  
Christian Harvey (Secrétaire-trésorier),  
Louise Lacourcière et Hélène Tremblay  
(Administratrices).

COMITÉ DE RÉDACTION :  
Serge Gauthier et Christian Harvey

COLLABORATEURS:  
Comité de la Bibliothèque Félix-Antoine  
Savard, Serge Gauthier, Jean-François  
Gingras, Christian Harvey et Normand  
Perron.

TABLEAU DE LA COUVERTURE :  
André Dufour, « Route du bord de  
l'eau, Saint-Irénée ».  
Photo: Pierre Rochette

POUR NOUS JOINDRE:  
218, rue Saint-Étienne  
La Malbaie (Québec) G5A 1T2  
Téléphone: (418) 202-1200  
Courriel: info@shistoirecharlevoix.com  
Web: www.shistoirecharlevoix.com  
Nous sommes sur FACEBOOK  
et sur TWITTER.

Les opinions émises dans le présent  
numéro n'engagent pas le comité de  
rédaction de la *Revue d'histoire de  
Charlevoix* ni le Centre de recherche  
sur l'histoire et le patrimoine de Char-  
levoix.

Dépôt légal, 3<sup>e</sup> trimestre 2018.  
ISSN 0829-2183  
Port de retour garanti  
Envoi de publication.  
Numéro de convention: 42624513

## PRÉSENTATION

Déjà le numéro 90 de notre *Revue d'histoire de Charlevoix*! Depuis 1985, notre Revue demeure solidement implantée essentiellement grâce à l'appui de nos lecteurs et lectrices. Nous comptons encore sur vous pour les prochaines années car notre *Revue d'histoire de Charlevoix* va continuer son important travail de mise en valeur de l'histoire régionale.

Le numéro 90 est d'ailleurs très impressionnant. Vous y découvrirez ainsi un travail historique de longue haleine consacré au peintre charlevoisien André Dufour. Il était important de saluer ce grand créateur d'ici et nous vous invitons, en plus, à lire l'article qui lui est consacré, à admirer ses œuvres dans les pages centrales de notre parution et aussi sur la couverture du présent numéro. Je souligne que cet article et ce travail de recherche ont été appuyés par le docteur Jean-Luc Dupuis et aussi par Power Corporation.

De plus, il faut lire l'article de Jean-François Gingras racontant les effets du tremblement de terre de 1925 dans la famille d'Angélique Gilbert de Baie-Saint-Paul. Un texte absolument fascinant! Notons le 40<sup>e</sup> anniversaire de fondation de la Bibliothèque Félix-Antoine Savard des Éboulements dont l'histoire nous est racontée par les membres du Comité de cette institution culturelle. Il y a aussi la chronique agricole de Normand Perron, une nouvelle chronique généalogique par Christian Harvey, une chronique du livre et les photos magnifiques du photographe charlevoisien Pierre Rochette prises lors du G7 à La Malbaie en juin dernier. Des photos époustouflantes des grands de ce monde alors de passage dans notre région.

Nous vous invitons aussi à vous procurer les livres de nos Éditions Charlevoix. Ils sont intéressants et ils révèlent des talents d'auteurs d'ici et d'ailleurs. Les profits des Éditions Charlevoix, je vous le souligne, sont versés à notre Société d'histoire et à notre Revue. Il faut donc nous encourager à tenir bon et je vous signale les feuilles insérées au milieu de la Revue vous permettant de commander nos parutions récentes.

Comme il faut le constater, ce numéro 90 recèle bien des découvertes. Nous en sommes fiers. Sachez que tout cela est produit sans l'aide du Ministère de la Culture du Québec et sans aucun appui financier de la part de nos gouvernements. Nos municipalités ne nous aident pas non plus sur le plan financier, alors qu'elles dépensent parfois dans de nombreux projets culturels bien éphémères et sans trop de suites. Pendant ce temps, la *Revue d'histoire de Charlevoix* demeure. Comme un phare. Comme un roc. Nous ne lâcherons pas. Qui nous aime, nous suive : la *Revue d'histoire de Charlevoix* est là pour rester!

SERGE GAUTHIER, Ph.D.  
Président de la Société d'histoire de Charlevoix

# ANDRÉ DUFOUR À LA RECHERCHE D'UN GRAND PEINTRE

PAR SERGE GAUTHIER

Il est toujours vivant mais il faut partir à sa recherche. Il y a des années qu'il semble disparu. Où se trouve-t-il? Ses tableaux sont encore là chez des collectionneurs privés, un peu dans les musées, dans des ventes aux enchères. Pourtant, il ne parle plus. Ne semble rien produire. N'est plus au rendez-vous. Néanmoins, son œuvre fait encore et toujours partie intégrante de l'histoire de Charlevoix. Nous voulons la redécouvrir. En retrouver des traces. Dire à nouveau toute l'importance de ce grand peintre charlevoisien.

## Enfance

André Dufour est le fils de Camille Dufour et d'Amandine Bouchard. Ce couple vit à Saint-Siméon, dans Charlevoix, où leur mariage a lieu le 28 juillet 1927. Ils seront les parents de huit enfants vivants : Laurent (5 février 1929 né à Montréal<sup>1</sup>), Gisèle (7 juillet 1930), Aline (28 mai 1932), Huguette (27 avril 1934), Bibiane (13 mars 1936), André (26 mars 1938), Patrice (19 mars 1939), Lise (28 avril 1940). Toutefois, contrairement à ses sœurs précédentes, André Dufour n'est pas né à Saint-Siméon dans Charlevoix, mais plutôt à Saint-Joachim de Beaucanton, en Abitibi proche de la Baie James; son frère Patrice naît aussi à Beaucanton, mais sa sœur Lise vient au monde à La Sarre dans des conditions difficiles vu l'isolement de la famille tel que raconté par Camille Dufour sur un enregistrement effectué par son fils Patrice en 1972.

André Dufour est baptisé à Beaucanton, le 4 avril de la même année. Certaines biographies d'André Dufour ont diffusé le fait qu'il serait né à La Malbaie mais ce n'est pas exact. À sa naissance, sa famille était déménagée en Abitibi, comme plusieurs autres dans Charlevoix à cette époque. Naître à Saint-Joachim de Beaucanton, connu aussi sous le nom de Saint-Joachim du Canton Rousseau, ce n'est certainement pas banal. Tout est à faire dans cette nouvelle paroisse et même l'église sera bâtie seulement après 1940 et elle n'existait donc pas au moment du baptême d'André Dufour en 1938. Il est facile d'imaginer que ce secteur, assez rapproché de la Baie James qui deviendra le site d'un grand projet hydroélectrique à partir de la décennie 1970, n'a rien de très attirant à ce moment et pourtant de nombreux colons

1. Selon l'enregistrement sonore fait par Camille Dufour par son fils Patrice en 1972, à la fin des années 1920 la famille réside un temps à Montréal. Camille Dufour dit alors travailler « au bord de l'eau » peut-être comme débardeur. La famille sera de retour à Saint-Siméon dans Charlevoix dès la décennie 1930.



André Dufour

Coll. privée

originaires de Charlevoix s'y installent alors. L'exploitation agricole sur cette « terre du nord » paraît bien vite presque illusoire et c'est la grande misère pour ces familles presque déportées et surtout abandonnées à leur triste sort.

Faut-il évoquer ici la figure tutélaire de Félix-Antoine Savard (1896-1982), prêtre écrivain et futur professeur d'Université, connu en 1936 comme vicaire colonisateur de l'Abitibi nommé à ce titre par le gouvernement québécois? Selon Patrice Dufour, frère d'André, Félix-Antoine Savard a eu une grande influence dans le départ de la famille Dufour vers les terres abitiennes :

*« C'est lui qui avait incité papa à partir vers l'Abitibi, il avait promis qu'il y aurait un moulin à scie dans le secteur de Saint-Joachim. Mais, il n'y a jamais eu de moulin. Il n'y avait même pas de chemin. Mon père était monté en Abitibi avec ses deux frères et avec son camion. À cause des mauvais chemins le camion s'enlisait. C'était difficile de vendre le bois. Mon père a tout perdu en Abitibi. Il est revenu après deux ans plus pauvre qu'avant... »*

Pourtant, les récits publiés par Félix-Antoine Savard dans son livre nommé *L'Abatis*<sup>2</sup> racontent tout le pittoresque de ce déplacement de gens de Charlevoix vers l'Abitibi durant les années 1930, sans en transmettre toute la rigueur et encore moins la dureté :

« Le canton Rousseau [note : créé officiellement en 1940 et où se trouve Saint-Joachim de Beaucanton], situé en plein bois au nord de La Sarre, nous était donné. On nous promettait de belles et bonnes terres. Avec quelle passion nous nous levâmes alors pour prêcher le retour à la terre! Époque consolante et combien riche d'espoir et d'élans! Nous allions dans les campagnes et jusqu'aux dernières et pauvres maisons. »

En tout état de cause, bien des gens de Charlevoix ont ainsi été attirés, figés qu'ils étaient dans leur misère charlevoisienne au cœur de la crise économique des années 1930, par les paroles enchanteresses de vicaires colonisateurs comme Félix-Antoine Savard vantant l'établissement en Abitibi comme une solution leur permettant d'aspirer à une vie meilleure. Plusieurs en sont revenus déçus, trouvant là-bas une misère encore plus grande que celle qu'ils avaient délaissée dans Charlevoix, et revenant plus pauvres que jamais dans leur région natale.

Ce fut donc le cas de la famille de Camille Dufour et d'Amandine Bouchard. Gisèle Dufour (voir encart), sœur d'André, raconte que ce fut une période difficile dans sa vie, d'autant plus qu'à leur retour dans Charlevoix, à La Malbaie, sa mère Amandine Dufour meurt le 7 juin 1941, notamment affaiblie par la misère subie en Abitibi. Son père occupe ensuite le métier de chauffeur, selon les registres électoraux de l'époque. Mais selon son fils Patrice, il a longtemps travaillé à titre de bûcheron ou encore à titre de commerçant de bois. À la mort de la mère, les enfants sont placés à l'Orphelinat de La Malbaie pour un temps. Camille Dufour a alors une nouvelle compagne du nom de Stella Dumont, mais la relation avec les enfants est pénible et, Patrice Dufour affirme que leur nouvelle belle-mère « ne les aimait pas ». Il précise même que celle-ci a détruit les photos de famille où apparaissait sa mère après qu'elle se soit installée pour vivre avec Camille Dufour.

Dans ce contexte difficile, Patrice Dufour qui ira étudier à l'Institut Saint-Jean Bosco chez les Frères des Écoles Chrétiennes, se souvient que son frère André était à ce moment plutôt agressif. Il dit que souvent « il s'obstinait » mais qu'il valait mieux ne pas trop discuter avec André car il avait un fort caractère. De cette période,

nous savons que Camille Dufour fait l'achat d'une propriété le 3 juin 1948 qui se trouve sur l'actuelle rue des Cîmes (numéros civiques 24 à 28). En septembre 1960, il échange cette propriété contre des actions détenues par Gustave Dufour dans l'entreprise J.-M. G. Construction. Né le 30 juin 1902 à Saint-Siméon, Camille Dufour meurt à l'âge de 88 ans, le 28 mai 1991. L'acte de décès indique que sa conjointe était alors toujours vivante.

### Jeunesse et début dans la carrière

Peu de choses semblent à retenir sur les années de jeunesse d'André Dufour à La Malbaie où il fait son cours primaire. Sans doute est-il un peu frondeur en ce temps de « grande noirceur » et il est l'ami d'un certain Jean-Marie Larouche (1935-1986) qui deviendra le sculpteur Gauguet et il le côtoie durant ses études à La Malbaie. Le père de Jean-Marie Larouche possède une « salle de pool » ou plutôt de billard<sup>3</sup>. Les deux adolescents ont certainement joué ensemble au billard et peut-être même déjà envisagé le projet d'une carrière artistique semblant bien incertaine en cette terre de Charlevoix où les créateurs sont le plus souvent vus comme des peintres naïfs ou populaires, pas vraiment des artistes formés comme il s'en trouve dans les grandes villes. Et pourtant, l'un et l'autre, feront leur marque dans le monde des arts. Ils parviendront même à se forger une grande réputation et ils auront du succès, après avoir étudié à l'École des Beaux-Arts de Montréal. Mais auparavant, André Dufour étudie en administration à l'Université de Sherbrooke et sa famille croit qu'il va devenir comptable. Bien sûr, la profession de comptable n'est en rien faite pour cet artiste en devenir qu'est alors André Dufour.

André Dufour et le sculpteur Gauguet se fréquentent aussi une fois installés à Montréal et ils partent ensemble en Ontario, en scooter, durant un été, pour y faire la récolte de tabac. L'aventure s'avère périlleuse et ils perdent leurs bagages au cours de ce périple. Lorsque le sculpteur Gauguet revient habiter dans Charlevoix durant les années 1970, il fréquente à nouveau André Dufour alors établi à Saint-Fidèle, un village voisin. Après la mort de Gauguet, en 1986, le peintre Dufour ira placer une sculpture qu'il a achetée au Mexique devant la maison de Gauguet à Saint-Siméon, en signe d'amitié. Les deux amis unissent aussi leurs talents en 1973 pour publier un livre intitulé *Les Primates à patates* chez Graff à Montréal et sur lequel nous reviendrons un peu plus loin. D'ailleurs, selon Patrice Dufour, son frère André a beaucoup collaboré avec l'Atelier Graff afin de réaliser des sérigraphies qu'il vendait par la suite avec un succès certain.

2. Félix-Antoine Savard. *L'Abatis*. Montréal, Fides, 1942.

3. Serge Gauthier. *Gauguet l'indigné*. La Malbaie, Éditions Charlevoix, 2017.

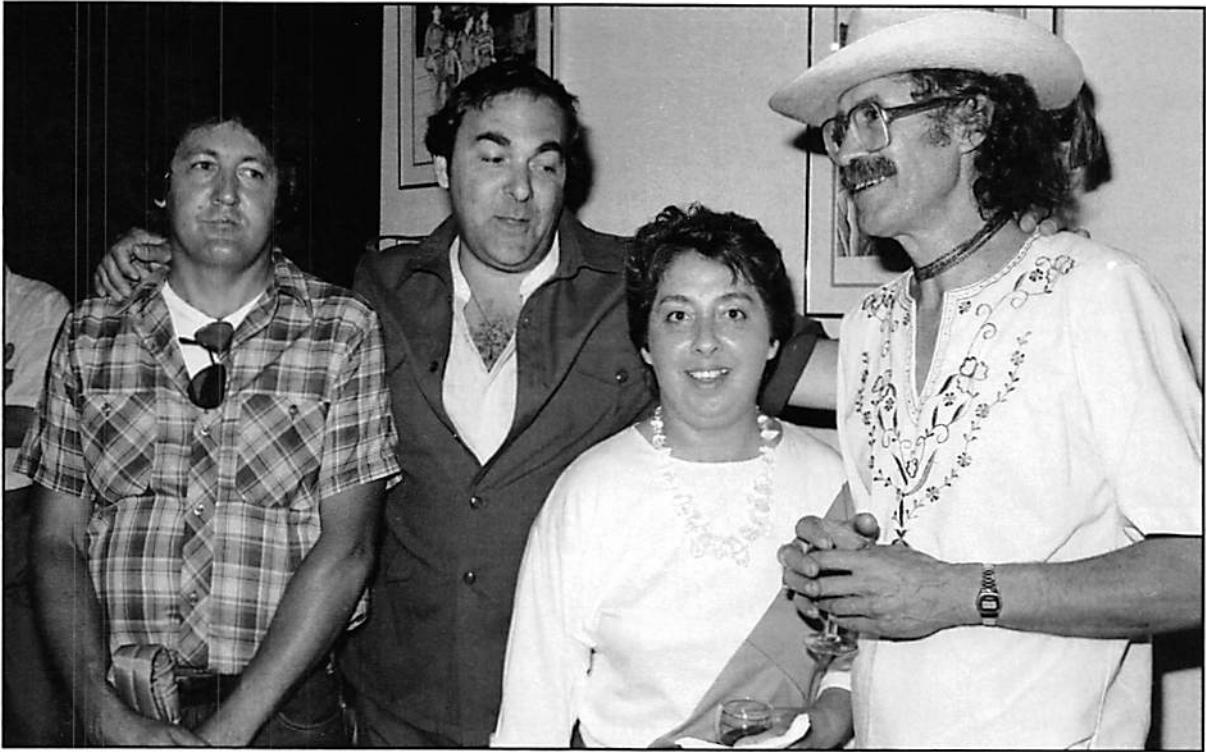


Photo: Pierre Rochette

À droite, André Dufour lors d'un événement

Pour peu qu'ils soient fiables, les quelques résumés biographiques existant au sujet d'André Dufour signalent que ce dernier a étudié à l'Académie de Québec, à l'Université de Sherbrooke et à l'École des Beaux-Arts de Montréal. Il a fait d'abord de la gravure, puis s'est fait connaître comme artiste-peintre. Dès 1965, il expose fréquemment en solo dans une douzaine d'expositions et en groupe à Montréal, Calgary, New York, Vancouver, Paris, en Allemagne, ainsi que dans plusieurs villes du Québec et de l'Ontario. Selon son ami Gauguet, il aurait même pu être sculpteur tellement il avait tous les talents :

*« De joyeuse mémoire, je le revois encore sur le plancher de l'atelier d'Alice Nolin modelant la terre du bout de son pouce... depuis son passage dans l'atelier Nolin où celle-ci aurait aimé faire de lui un sculpteur, son cheminement intérieur se dessine et les manifestations de son savoir-faire font l'envie de ses professeurs...<sup>4</sup> ».*

D'ailleurs Gauguet ne tarit pas d'éloges sur le talent si impressionnant d'André Dufour et il écrit à son sujet :

*« Le génie est rare, on le sait! L'habit ne fait pas le moine et encore moins le créateur, l'artiste. Mais il en est un comme il est un pays, d'un grand bonhomme à explorer, à approcher pour mieux le connaître!... »*

*Modeler de la terre, graver du lino ou du bois, burliner du cuivre ou du zinc ou les attaquer sous l'effet des eaux-fortes, voilà autant de métiers qu'il connaît et qu'il maîtrise et dont le peintre profite!<sup>5</sup> »*

Au passage, Gauguet souligne l'influence du graveur Albert Dumouchel (1916-1971) dans l'évolution artistique d'André Dufour :

*« Quoique réunissant avec brio ses premières études plastiques, c'est finalement l'atelier de l'illustre Dumouchel qui l'orientera ses prochaines années dans la recherche graphique.<sup>6</sup> »*

Rapidement, André Dufour se fait un nom comme artiste, mais un geste étonnant de sa part vient quelque peu entacher sa réputation.

### Un geste malheureux

Nous l'avons dit précédemment le peintre André Dufour est d'un tempérament impétueux et même parfois fantasque. Il possède un esprit revendicateur qui questionne la société bien établie sur des valeurs par trop consensuelles. De plus, l'époque effervescente de la Révolution tranquille au Québec l'incite certainement à remettre en question l'ordre en place et à désirer d'importants changements sociaux. Il n'est pas le seul et durant cette période bien des gestes étonnants sont

4. Texte de Gauguet publié sur un carton publicitaire de la Galerie Yvon Desgagnés de Baie-Saint-Paul qui a longtemps vendu des œuvres d'André Dufour.

5. *Idem.*

6. *Idem.*

posés sous couvert d'intervention sociale. Mais, il faut le dire, le geste effectué par André Dufour, alors qu'il est étudiant à l'École des Beaux-Arts de Montréal, est particulièrement déplorable et il passe malheureusement à l'histoire. En effet, les chroniqueurs<sup>7</sup> ont relaté cet événement peu glorieux lorsqu'ils ont raconté les faits divers survenus tout au cours des cent ans du Musée des Beaux-Arts de Montréal.

Ainsi, le 11 septembre 1961, André Dufour se rend au Musée des Beaux-Arts de Montréal où il lacère cinq tableaux et pas des moindres puisqu'il s'agit notamment de la « Tête de jeune fille napolitaine » d'Auguste Renoir et « Tête de paysan » d'Honoré Daumier. Sur le coup, André Dufour est perçu comme étant un illuminé alors qu'il allègue simplement afin d'expliquer son geste que « le public n'appréciait pas ces oeuvres et ne méritait pas de les voir ». Heureusement, l'affaire n'a que peu de suites légales et ne nuit pas trop à la carrière artistique à venir d'André Dufour, alors simple étudiant.

Faut-il chercher une explication logique à un geste de ce type? Sans doute pas. Néanmoins, il est possible de croire qu'André Dufour alors nouvellement lancé dans la création artistique se soit senti investi d'une mission quelconque l'autorisant à questionner la réception des grandes oeuvres artistiques auprès du grand public si souvent indifférent ou même désintéressé face à la création artistique. Moment de folie passagère ou appel un peu extrême livré en vue d'attirer l'attention sur le sort des oeuvres artistiques, ce geste ne grandit en rien le nom d'André Dufour, mais heureusement ne l'entache pas définitivement et l'artiste en devenir peut bientôt tourner la page sur ce triste épisode de sa vie.

### Les Primates à patates

L'esprit libre et avant-gardiste d'André Dufour ne saurait mieux se concrétiser qu'avec la parution du livre *Les Primates à patates* dont il conçoit l'aspect visuel. Le livre est imprimé à l'Atelier GRAFF de Montréal en 1973. Il est à noter d'ailleurs qu'il est membre de cet atelier depuis 1967. Le coffret comprend des illustrations en couleurs dont les thèmes sont pour le moins évocateurs : *Mange ta claque pis ferme ta gueule; Les maringouins n'étaient pas au rendez-vous; Qui court après la balle, perd la boule; Une omelette pour Dracula; Les péteuses de broue*. Les oeuvres d'André Dufour d'un style pop art populaire dans les années 1960 et 70 dans la suite de l'artiste américain Andy Warhol sont toutes accompagnées de poèmes de Jean Gauguet-Larouche.

Mais ce coffret demeure peu connu, car son tirage n'est que de quinze exemplaires. Il semble qu'André Dufour se contente d'en vendre à son atelier et ne cherche pas à le publiciser. Il est dommage qu'il ne connaisse pas une meilleure diffusion car les oeuvres qu'on y retrouve s'inscrivent bien dans la démarche artistique parfois très originale d'André Dufour.

Pour Gauguet, André Dufour est avant tout un être détaché des conventions usuelles et voué à son art :

*« André Dufour est de ceux-là qui ont choisi la création visuelle, acceptant de bonne foi tous les aléas de la vie d'artiste. C'est une forme de sacerdoce qu'il n'ignore point!... Si le fleuve passe en lui comme ces montagnes, ces rivières; passe un prisme de couleurs de lignes et de formes pour que surgissent ses images, fruits mirobolants de son jardin intérieur. "Imagicien" qui se raffine dans les tableaux qu'il peint. »*

En effet, André Dufour s'avère bientôt un peintre paysagiste de grand talent. Tout naturellement, il revient dans Charlevoix, peindre la beauté de cette région, rappeler aussi un peu de son passé, il est dans une période faste de sa création. Sa réputation de grand peintre se trace et il obtient une véritable reconnaissance.

### Un retour dans Charlevoix

C'est qu'avec les années 1970, André Dufour s'installe à nouveau dans Charlevoix. Il réside d'abord à Port-au-Persil et le paysage du secteur lui inspire des tableaux d'une grande authenticité. La palette un peu impressionniste de l'artiste s'y développe, avec la volonté d'effectuer une représentation fidèle des paysages de la région, s'inscrivant ainsi dans la longue lignée des peintres-paysagistes présents depuis les 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles dans Charlevoix.

Le 24 octobre 1983, il achète une maison qui deviendra sa galerie d'art, dans le secteur du Bas-de-l'Anse à Saint-Fidèle. Cette maison se situe le long de la route nationale (route 138) et l'endroit est ouvert pour la vente des tableaux d'André Dufour à de nombreux acheteurs s'arrêtant à cette résidence qui n'a rien d'un lieu conventionnel. La maison est plutôt vieille et assez mal entretenue selon les visiteurs qui nous l'ont décrite. C'est le lieu d'habitation d'un artiste original et dont les oeuvres se vendent rapidement à des acheteurs intéressés et nombreux. Le peintre André Dufour connaît de bonnes années alors qu'il réside à Saint-Fidèle.

7. Jean-Christophe Laurence. «Musée des Beaux-Arts: 150 ans de grands et de petits moments», *La Presse* du 20 février 2010.



Photo: Pierre Rochette

La résidence d'André Dufour au Bas-de-l'Anse à Saint-Fidèle

Toutefois, selon son frère Patrice, l'artiste ne roule pourtant pas sur l'or durant l'ensemble de cette période. Il considère cependant que les sérigraphies de l'artiste se vendent bien. Jean Gagné, un ami d'André Dufour, nous affirme cependant que l'artiste vend beaucoup de tableaux à ce moment et n'est pas pauvre. Les œuvres du peintre sont alors bien en lien avec les beautés de Charlevoix. On y reconnaît Port-au-Persil, Saint-Fidèle et La Malbaie où il a grandi. Il n'a pas oublié ses racines et ses origines modestes, mais ses toiles sont toujours colorées, parfois embrumées, toujours originales et novatrices, demeurant en lien avec la longue histoire d'art de Charlevoix. C'est bien là l'élément original d'André Dufour, à la fois dans la tradition mais aussi en rupture, mais sans jamais trahir un lien affectif avec les paysages chatoyants de Charlevoix qu'il permet de percevoir sous un jour nouveau. Il faut noter aussi une certaine touche érotique dans plusieurs de ses tableaux et André Dufour, que certains qualifient de « hippie », est bien en lien avec l'époque libre de toute convention qui s'impose durant les années 1970 et qui l'inspire grandement. En fait, au cours des années 1980, le peintre André Dufour est à son sommet de création et ses œuvres connaissent alors une belle diffusion.

### L'exposition au Musée régional Laure-Conan en 1981

Parmi les expositions les plus marquantes d'André Dufour, celle présentée au Musée régional Laure-Conan (aujourd'hui Musée de Charlevoix) à La Malbaie du 29 juin au 26 juillet 1981 reste mémorable. Le docteur Jean-Luc Dupuis de La Malbaie, alors président de ce Musée, se souvient d'abord de la sœur du peintre, Gisèle Dufour, venant lui parler de la possibilité d'or-

ganiser une exposition présentant les œuvres d'André Dufour. Il s'est rapidement montré très intéressé par ce projet, au point de devenir un collectionneur passionné de ce peintre. Il possède d'ailleurs plusieurs tableaux d'André Dufour (voir encadré en couleurs dans la revue). Pour le docteur Dupuis, André Dufour reste une des plus grands peintres charlevoisiens.

Par ailleurs, selon le docteur Dupuis qui fut aussi le médecin du peintre, ce dernier jouit à ce moment d'une excellente santé et lui paraît en excellente forme durant les années 1980 et même 1990. Le docteur Dupuis visite souvent la galerie du peintre à Saint-Fidèle et André Dufour se fait moqueur en disant qu'il n'aime pas les visites du médecin parce qu'à chaque fois il choisit ses plus beaux tableaux, ce qui l'oblige à en créer d'autres toujours plus beaux. À ce moment, André Dufour est représenté par la Galerie d'art Yvon Desgagnés de Baie-Saint-Paul, en plus de vendre ses œuvres à sa maison de Saint-Fidèle. Gauguet s'étonne et se surprend du travail d'André Dufour à ce moment :

*« À mesure qu'il pond ses œufs le saumon se délivre et songe déjà à traverser les mers et sauter d'autres rapides, d'autres chutes. Ainsi en est-il de notre artiste, ce grand chevalier de la couleur et de la lumière!<sup>8</sup> »*

Le peintre peut-il dire alors qu'il a atteint la sérénité? Peut-être pas. Son allure extérieure surprend toujours. Ses fréquents voyages au Mexique semblent un peu une quête personnelle, peut-être spirituelle. À l'intérieur de lui, une recherche autre qu'artistique se des-

8. Gauguet, *idem*.



sine. L'homme à l'allure bohème, au caractère fort, à la vie parfois un peu débridée, change. Le voici en quête de quelque chose de plus profond en lui et cette nouvelle recherche prendra bientôt le pas sur sa carrière artistique.

### Prendre une autre voie

Avec une réputation de peintre désormais bien établie, André Dufour aurait pu continuer à connaître du succès avec ses œuvres artistiques. Tel n'était pas son désir et il a choisi de se retirer dans le silence plutôt que de vouloir faire croître encore sa notoriété. Il est quand même étonnant que cet anticonformiste notoire se fasse le fidèle d'une religion bien peu connue dans les environs de Charlevoix en devenant adepte du mouvement Krishna. Selon son frère, le changement s'est opéré doucement et il a commencé à faire des séjours de formation dans ce mouvement Krishna, mais « il revenait en été à sa maison de Saint-Fidèle pour peindre et vendre des tableaux ». Selon Gauguet, il a découvert une nouvelle spiritualité en lui :

*« Solitaire dans la multitude, il gravit les marches de son ascèse. Grand disciple de KRISHNA, sa soif d'absolu l'amènera aux Indes où il vivra dans un Ashram. Pendant ce séjour, une fièvre inconnue faillit le terrasser. Rentré au pays après cette dure épreuve il s'installera dans un temple à Montréal et y poursuivra ses études en couleurs du vitrail. Et puis, il viendra se réinstaller dans Charlevoix... »*

Finalement, durant les années 1990, il quitte définitivement sa maison de Saint-Fidèle et nous avons d'ailleurs une photo de lui prise par une amie peu de temps avant son départ. Sa sœur Gisèle achète la maison en date du 1<sup>er</sup> octobre 1999 et elle en est toujours propriétaire actuellement. Cette vente permet à André Dufour de payer son transport vers la Colombie-Britannique, selon son frère Patrice. Depuis, la maison a été rénovée et elle a servi de résidence d'été à Gisèle Dufour.

Depuis ce temps, André Dufour a choisi de ne pas épiloguer sur ses choix personnels et il observe un silence presque total. Ses tableaux sont désormais plus rares sur le marché et son nom est presque disparu des grands circuits liés au commerce du monde de l'art. Sa carrière artistique a cessé ou presque. L'homme poursuit son cheminement religieux et la carrière de ce grand peintre charlevoisien a semblé prendre fin. Selon son frère Patrice, André est un homme important au sein de son mouvement religieux. Il a même participé à la construction de la maison où il réside toujours à Ashcroft en Colombie-Britannique. La famille n'a que de rares contacts avec lui. Il est sans aucun doute heureux. Il n'y a rien à dire de plus.



Coll. Christiane Tremblay

André Dufour et Christiane Tremblay

Toutefois, nous l'avons vu, il en reste des traces. Certaines de ses œuvres sont parfois en vente dans des enchères. Plusieurs collectionneurs privés gardent encore jalousement les œuvres d'André Dufour comme c'est le cas du docteur Dupuis de La Malbaie. Quel sera la place du peintre André Dufour en lien avec l'histoire de l'art de Charlevoix? Pour le moment, il serait hasardeux de trancher la question, contentons-nous d'admirer tout simplement ses tableaux magnifiques et le temps seul pourra dire si le peintre André Dufour saura encore se faire reconnaître dans l'avenir.



Photo: Pierre Rochette

La résidence aujourd'hui

### Un peintre retrouvé...

Le voici donc retrouvé mais perdu à nouveau. Ce merveilleux peintre que fut et demeure André Dufour. Juste un peu. On sait qu'actuellement il vit à Saranagati Village à Ashcroft en Colombie-Britannique. Nous ne lui avons pas parlé. Nous respectons sa volonté de ne rien ajouter. Il s'est éloigné de Charlevoix, mais son œuvre y vit toujours. Discrètement. Elle fera encore et toujours partie intégrante de l'histoire de Charlevoix.

# ANDRÉ DUFOUR

## Expositions en solo :

- 1965 : Galerie Le Tandem
- 1966 : École d'architecture
- 1968 : Galerie Café
- 1974 : Toronto Public Library
- 1975 : Galerie Media, Montréal
- 1976 : Galerie la Relève, Montréal
- 1977 : Hamilton Art Gallery
- 1978 : Les amis de Guadalajara
- 1979 : Galeria Los Insurgentes San Miguel
- 1981 : Musée régional Laure-Conan, La Malbaie
- 1983 : La galerie Le Canard de bois, Sherbrooke
- 1984 : La Maison Blanchette, Cap-Rouge



Tableau « La dernière corde de bois »

## Illustrations :

- 1965 « Ailleurs en ce monde » de Robert Lalonde

## Bourses :

- 1974 Ministère des Affaires Culturelles
- 1976 Ministère des Affaires Culturelles
- 1977 Conseil des arts du Canada

## Collections :

- Galerie nationale du Canada
- Musée du Québec
- Owens Art Gallery, Mount Allison University, Nouveau-Brunswick
- Bibliothèque nationale du Québec
- Ministère des affaires extérieures du Canada
- Musée des Beaux-Arts de Montréal
- École des beaux-Arts
- Conseil des arts du Canada
- Victoria Gallery
- Sir George William University
- Toronto Public Library
- Radio-Canada
- Banque d'oeuvre d'art du Canada

### INVITATION EXPOSITION ANDRÉ DUFOUR

À compter du 25 octobre au 8 décembre 2018 à la bibliothèque Laure-Conan (395, rue Saint-Étienne, La Malbaie). Bienvenue aux membres et amis de la Société d'histoire de Charlevoix.



Coll. privée

### GISÈLE DUFOUR, COMÉDIENNE *Soeur d'André Dufour*

Née le 7 juillet 1930 à Saint-Siméon (Charlevoix).

Elle a joué dans plusieurs séries télévisées notamment : *Ouragan*, *Fille d'Ève*, *Rue de l'Anse*, *De 9 à 5*, *Rue des Pignons*, *Le Paradis terrestre*, *Les Berger*, *La Petite Patrie*, *Grand-papa*, *Y'a pas de problème*, *Faut le faire*, *Week-end*, *Les Moineau et les Pinson*, *Entre chien et loup* et *Virginie*.

Elle a aussi été de la distribution de téléthéâtres et a été aussi active au théâtre. Elle vit toujours à Montréal.

# JOURNAL D'ANGÉLIQUE GILBERT

## CRAINdre LE PIRE : LE TREMBLEMENT DE TERRE DE 1925

PAR JEAN-FRANÇOIS GINGRAS

**L**e journal d'Angélique Gilbert couvre une période allant du début des années 1900 jusqu'à 1942. Elle nous raconte donc le tremblement de terre historique de 1925. Les anciens étaient encore épouvantés par celui de 1870 sans se douter qu'un autre les attendait au détour de leur grand âge.

La rédaction de cet article présente une particularité des travaux en histoire : évaluer les sources premières. En effet, il est bien difficile d'écrire, presque cent ans plus tard, à propos d'un événement alors que le rédacteur n'est pas témoin premier. Et cela ne s'arrête pas là : même si votre humble serviteur avait été présent, il eut fallu évaluer la source première (les journaux comme celui d'Angélique, ses observations) avec des comptes rendus comme les dépêches des journaux, les études scientifiques, un géologue ou autre. Dans le cas du tremblement de terre de 1925, l'intéressant livre de Christian Harvey « Les tremblements de terre dans Charlevoix selon les documents historiques : Effets sur les bâtiments et les terrains<sup>1</sup> » a servi de guide et de mesure. Il rassemble des témoignages et les comptes rendus publiés à l'époque. À noter, ce séisme fut le premier à être mesuré à l'aide d'instruments au Canada, aux États-Unis de même qu'en Europe. Par contre, aucun instrument n'était installé dans Charlevoix<sup>2</sup>.

Le croisement de sources permet aussi de mieux comprendre l'émotion reliée à un événement tel qu'un séisme. Le récit donne l'impression de la fin du monde ! Comment ces quelques minutes peuvent-elles hanter toute une communauté ? En comparant les témoignages aux relevés des dommages, nous obtenons un portrait plus riche de la situation.

Sans plus attendre, retournons à cet hiver de 1925, banal, sans histoire. Jusqu'à ce que Dame nature ne se manifeste soudainement...

### Par un beau soir de février...

Dans son journal, Angélique se fait plutôt discrète lorsqu'elle écrit à propos de l'année 1925. Peut-être parce que les gens heureux n'ont pas d'histoire. Au jour de l'An, tout le monde était en bonne santé (un vrai mi-

racle, la maladie se faulant chez l'un des membres de la famille fréquemment au fil des pages). Gilbert repart pour le collège le 8 janvier ; l'inventaire est effectué à la fin de ce même mois ; on paie les taxes et impôts à l'inspecteur fédéral. Angélique n'aime pas payer les taxes, « mais il le fallait pareil ».

À la fin du mois survient un événement qui bouscule la vie de Baie-Saint-Paul, à vrai dire de tout le monde vivant à 1 000 km autour de Baie-Saint-Paul.

Un samedi soir, le 28 février, Angélique, Joseph, Adélie, Gérardine et mademoiselle Guillemette (de même que sa soeur) veillaient au magasin. Élisabeth et F.X. dormaient en haut de la maison. Marie-Anna était malade : sa maman lui avait mis les pieds dans l'eau en après-midi pour la soulager. Vers 9h25 du soir ce samedi, un grand tremblement de terre survint. Assez fort que, selon le témoignage de Joseph Simard, la porte de cuisine, par laquelle il voulait sortir, se tordait sur les deux sens au point où elle était difficile à ouvrir!

Ce que les Simard ne savaient pas encore, c'est que ce séisme était si fort qu'il serait rangé dans la catégorie « tremblement de terre historique ». Tout le monde fut effrayé ce soir-là, et particulièrement les plus vieux qui pouvaient encore se rappeler du précédent, ayant aussi comme épicerie Charlevoix, datant de 1870. De retour à ces minutes effrayantes : les soeurs Guillemette courent vers leur maison en criant à la fin du monde, parce qu'elles avaient vu du feu dans la rue. Angélique a le réflexe de sortir de la maison, mais elle ne se résout pas à quitter sans ses enfants. Elle court chercher Marie-Anna, l'emmitoufle afin qu'elle ne prenne pas froid. Elle sort, perd des couvertures, la porte reste ouverte. Elle n'a pas vu Joseph et les autres enfants sortir ; elle pense qu'ils sont toujours là-haut dans leur chambre. Elle change de plan : elle restera à l'intérieur avec ses enfants. Une deuxième secousse se fait sentir ! Ça y est, les Simard se disent prêts à mourir : ils font leur acte de contrition, crient à haute voix « Miséricorde Sacré Coeur de Jésus, j'ai confiance en vous » avant qu'une troisième réplique, moins forte, ne survienne.

### Après le choc initial

Une accalmie succède à ces quelques minutes terribles. Les premiers dégâts qu'elle constate sont le bris de statuettes religieuses dans la maison. Le Sacré Coeur,

1. HARVEY, Christian. *Les tremblements de terre dans Charlevoix selon les documents historiques : Effets sur les bâtiments et les terrains*. Éditions Charlevoix, La Malbaie, 2015, 123 p.

2. *Ibid.*, p.71



En 1925, la résidence de Joseph Simard est une maison en bois plutôt récente à toit mansardé et possédant un revêtement en briques; une construction bien adaptée afin de résister à un séisme de 6,2. Achetée en 1913 et revendue en 1939 par la famille, cette maison a aujourd'hui disparu et correspond aux numéros civiques 102 à 106, sur la rue Saint-Jean-Baptiste à Baie-Saint-Paul.

saint Gérard, sainte Anne et saint Antoine sont tombés mais pas trop endommagés : elle pourra les réparer. Par contre, le Sacré Coeur de Marie, la Sainte Vierge et son saint François d'Assise se retrouvent en miettes sous le buffet. Elle s'en désole en rappelant qu'elle était dans sa chambre pendant que tout se cassait et qu'elle ne pouvait se décider à sortir en laissant ses trois enfants seuls dans la maison. Elle note d'autres répliques assez fortes pour être senties et entretenir ce sentiment de frayeur. Les rapports font état de 55 répliques d'une magnitude entre 5 et 2 sur l'échelle de Richter (qui n'existait pas en 1925)<sup>3</sup>.

Même si le calme semble revenu, pas de temps à perdre ! Les parents vont chercher les deux enfants à l'étage pour les faire coucher sur un canapé-lit (Marie-Anna étant déjà avec sa mère dans des couvertures). Ils s'allongent en famille : ils pensaient que ce serait « moins dur de mourir tous ensemble ». Ils gardaient cependant espoir et confiance en la miséricorde de Dieu. Pour s'assurer de celle-ci, ils ont installé les statuettes et les plus gros morceaux de celles qui furent endommagées sur la table avec des crucifix, un cierge béni, de l'eau bénite et un rameau. Tout le monde a prié avec ardeur jusqu'à deux heures et demi passé minuit. Ils se sont aperçus qu'ils étaient rendus au mois de saint Joseph, qu'ils invoquèrent avec autant de ferveur !

Des prières spéciales se sont ajoutées sur une base quotidienne, à 9h25 du soir. Ils n'ont plus eu de gros coups, rien que des petits... mais assez « drus » toutes les demi-heures ou heures. La journée du lendemain, comme la semaine suivante, de petits coups se font sentir. Elle dit « que le jour c'est moins épouvantable, que

c'est le soir où ils sont plus effrayés ». Elle nous laisse à ce moment sur un souvenir du soir du tremblement de terre. Elle repense au feu que son mari (et les soeurs Guillemette) a vu dans la rue : il prétend que c'est « les fils de lumière » (probablement pour l'éclairage électrique), leur enveloppe qui brûlait lorsque les fils se touchaient, alors que d'autres à Baie-Saint-Paul prétendent que ça sortait de la terre ou de l'eau. Elle conclut qu'elle ne peut rien affirmer à ce sujet. Arrière-grand-mère prudente ! C'est tout à son honneur, car aucun autre témoignage de l'époque, que ce soit dans les journaux, le géologue ou les archives des paroisses, ne mentionnent du feu.

### Les dégâts : sortons balais et pelles !

La portion suivante du récit fut écrite en date du 8 mars, soit un peu plus d'une semaine après le séisme. Angélique y revient avec une recension des dommages foisonnante de détails.

Ce dimanche 8 mars semble démarrer d'une façon bien ennuyante. Une basse messe débuta à 08h00 pour se terminer à 09h30. Il n'y a pas eu de grande messe car « l'église avait été secoué[e] terriblement fort ». Après des visites de gens compétents, l'église serait encore « aussi bonne », hormis le jubé et l'orgue qui étaient un peu disloqués. Elle dénombre deux anges cassés dans le chœur de l'église. Les autres bâtiments religieux n'ont pas « eu de mal » et elle mentionne qu'il n'y a pas eu de perte de vie cette fois-ci ; elle fait certainement référence aux deux enfants qui sont décédés des suites du tremblement de terre de 1870<sup>4</sup>. Pour les vies sauvées,

4. Lire: Maurice Lamontagne. « Deux morts causés par le tremblement de terre de 1870 dans Charlevoix », *Revue d'histoire de Charlevoix*, 58 (février 2008): 13-18.

3. Séisme de 1925 dans Charlevoix-Kamouraska, Wikipédia

le village rend grâce au Sacré Coeur à l'occasion d'une grande messe qui sera célébrée par le curé Gérard le vendredi suivant 13 mars.

Son regard se tourne ensuite vers son environnement immédiat : la maison et le magasin général. Elle compte quelques bouteilles et boîtes tombées dans le magasin, mais pas endommagées. Toutefois, deux bouteilles d'huile d'olive se sont brisées de même qu'un globe (ampoule électrique). Angélique mentionne que les magasins et les pharmacies ont vu une partie de « leurs petites bouteilles » être détruites comme beaucoup de « cheminées de tombées ». Le chemin entre Baie-Saint-Paul et Saint-Urbain (où la famille a encore des attaches) compterait des cratères, des craques : du sable aurait « sorti sur la neige ou s'est fait secouer ». En consultant le livre de Christian Harvey, on constate que Saint-Urbain a vu des jets d'eau, de glaise et de sable très fin surgir lors du séisme de 1870. Angélique aurait-elle inscrite des souvenirs de correspondants locaux dans son journal ? Ce phénomène s'est-il reproduit une seconde fois en cinquante-cinq ans ? La puissance de ces deux tremblements de terre pourrait avoir causé deux fois ces jets de sable...

Dans la maison, les Simard peuvent se compter chanceux ! Si la Providence les a quittés quelques minutes le temps de laisser filer quelques secousses, elle est rapidement revenue à son poste puisque aucun dégât n'est relaté par Angélique. On a déjà évoqué les statues cassées, cependant rien d'autre n'est arrivé. Le lait est sorti du bol sans que celui-ci ne se renverse... Curieuse coïncidence, on peut lire un témoignage tout à fait semblable à propos du séisme de 1870 : « Dans la laiterie, il ne reste au fond des plats qu'environ deux doigts de lait, mais pas un seul plat n'était tombé des tablettes »<sup>5</sup>. Elle s'estime chanceuse parce que dans bien des maisons, la vaisselle s'est brisée en sortant des armoires et tombant par terre, tout comme des horloges.

Les dommages recensés semblent importants à l'intérieur des maisons et des commerces. Les structures tiennent, mais des objets utiles à la vie quotidienne sont brisés, perdus. Angélique mentionne aussi que la maison et le magasin sont en bon état, qu'ils étaient « presque les seuls qui [n']ont pas de dommage ». Il serait intéressant de savoir comment elle en est arrivée à cette conclusion : ses observations ? Les discussions sur le perron de l'église ou dans le magasin ? On notera que son appréciation diffère de celle du géologue Hodgson, envoyé par le gouvernement du Canada, qui inscrit dans son rapport que les dommages

sont « greatly exaggerated by the newspaper accounts<sup>6</sup> », très exagérés par les comptes rendus des journaux<sup>7</sup>. On peut certainement retenir que le séisme a fait grande impression et que les dommages subis ont laissé une forte empreinte. Au-delà de savoir qui a raison ou tort, c'est l'émoi et le détail des événements qui sont importants pour nous afin de reconstituer la scène confortablement assis dans notre 21<sup>e</sup> siècle bien solide.

## Ailleurs au Québec

On imagine bien que le tremblement de terre n'a pas affecté que Baie-Saint-Paul! Marie-Anna disait de sa mère qu'elle était bien informée, parce qu'elle écoutait la radio et lisait les journaux. Cela explique certainement la variété d'informations à propos des dégâts ailleurs au Québec dans son journal. Elle écrit que les secousses ont été ressenties partout au Québec, mais plus fort ici (Baie-Saint-Paul) et à La Malbaie et aux Éboulements, où la terre a craqué. Saint-Urbain a vu son église être « rachevée », condamnée. La messe ne peut plus y avoir lieu. Elle sera démolie et reconstruite le printemps suivant (elle ne sera complétée qu'en 1950, avant d'être incendiée en 1954)<sup>8</sup>. En 1925, les dommages à l'église ont pour cause la nature du sol sur lequel elle a été construite, davantage que son âge vénérable ou les secousses elles-mêmes<sup>9</sup>. Angélique nous rapporte qu'à Rivière-du-Loup, la terre a tremblé plus fort qu'à Baie-Saint-Paul, et assez fort jusqu'au 21 mars.

Le gouvernement canadien a envoyé un géologue en mars 1925 afin de constater les effets du tremblement de terre. Elle identifie cet homme comme étant « Mr Hudson », ce qui est bien près, car il se nomme Ernest A. Hodgson. Il serait revenu l'été suivant à Saint-Urbain pour voir la « craque qui s'est fait dans le haut de la baie chez Hormidace Cato ». Lui a-t-elle parlé ? Son récit semble être le résultat d'une conversation : « Il dit que son rapport sortirait dans les journaux ». Ce rapport constitue une bonne source de première main pour les chercheurs et ceux qui veulent<sup>10</sup> en savoir plus sur ce séisme. Les gens pensent que le tremblement est causé par une fissure entre Tadoussac et La Malbaie, mais « on affirme [M. Hodgson ?] qu'il n'y a pas de volcan ici, nous sommes dans le nord et que la croûte est bonne, mais nous avons peur pareil ». Le sentiment ne semble pas se dissiper, même plus d'un mois après le choc initial.

6. *Ibid.*, p.75

7. Traduction libre

8. Corporation municipale de la paroisse de Saint-Urbain, « Historique », <http://www.sainturbain.qc.ca/fr/page/historique> (site web consulté le 24 juillet 2018)

9. HARVEY, C., *op.cit.*, p.75

10. *Ibid.*, p.72

5. *Ibid.*, p.104

## La vie reprend son cours

Toutes ces émotions ont en quelque sorte eues raison de la retraite organisée par la paroisse, les dévotions et autres grandes messes ayant fait « une bonne retraite salubre et éloquente » pour tout le monde en plus de prières et confessions chaque jour.

Les discussions devaient aller bon train à l'église, au magasin ou sur les rues. « Les vieux disaient qu'il y a 54 ans [octobre 1870], le tremblement de terre avait été plus fort que celui-là et qu'ils avaient tremblé des petits coups pendant 40 jours : ce soir [8 mars au moment de l'écriture] ça fait 24h qu'il n'y a pas eu de secousse ».

Dans des notes éparses de l'année 1925, Angélique rapporte que les baromètres et les compas avaient annoncé cela 6 jours avant : une nouvelle secousse forte, ressentie. La terre aurait tremblé plus fort à Rivière-du-Loup qu'à Baie-Saint-Paul ce 21 mars, à 10h de l'avant-midi. À Baie-Saint-Paul, la secousse a fait sonner la vaisselle dans les maisons. On note des petits coups jusqu'au 9 avril. Ils espèrent que ce soit fini. Le printemps s'annonce hâtif : au 9 avril, il fait beau soleil et la neige fond. En octobre 1925, soit six mois plus tard, elle se rappelle que tous les quinze jours, de petites secousses sont survenues. La terre tremble encore pendant l'hiver 1925-1926. Il y a une dernière entrée datant du 18 février 1927 qui dit qu'il n'y a plus de secousse depuis le mois de mai 1926. Ce serait à ce moment vraiment intéressant de comparer ces notes avec les relevés sismologiques officiels.

## Conclusion

Ce bond dans le passé nous ramène à des événements et des émotions auxquels nous pouvons certainement nous identifier : beaucoup d'entre nous dans une grande partie du Québec se rappellent encore le tremblement de terre de novembre 1988 ! Ce témoignage de première main, d'une personne qui nous raconte quasiment heure par heure ce qu'elle a vécu est précieux. Il en dit long sur les mœurs des habitants de l'époque, les craintes, la solidarité, les façons préconisées afin de calmer les peurs, l'épouvante qui persiste.

Les détails fournis sur le déroulement de cette soirée qui s'annonçait paisible de février nous fait quasiment sentir comme un invité discret, dans le cadre de porte, qui observe la petite famille. Les poteaux électriques, les bouteilles de la pharmacie, les bouteilles d'huile d'olive (déjà utilisées il y a cent ans, avant la mode des régimes méditerranéens), la vaisselle dans les armoires : toutes des informations révélatrices de la vie à

cette époque. Également, ce témoignage présente une valeur parce qu'Angélique est bien informée : elle lit les journaux, écoute la radio, parle à bien du monde dans une journée. Le magasin devait être un lieu d'échanges important, tout juste après le perron de l'église. Peut-être a-t-elle même rencontrée Ernest A. Hodgson, géologue ? Elle avait l'air au courant de la production de son rapport, de ses observations.

Elle articule bien son expérience, ses craintes suite au séisme tout en se gardant une prudence avant d'affirmer que tout ce qu'elle entend est vrai. Cela pourrait indiquer qu'elle écoutait davantage qu'elle ne parlait : on devait lui confier, lui dire bien des choses et il semble qu'elle en fasse un tri, qu'elle pondère la véracité de ces informations. Ce témoignage est d'autant plus intéressant qu'on peut le comparer aux relevés officiels, aux comptes rendus des journaux de l'époque. M. Hodgson clarifie bien des aspects découlant du tremblement de terre, notamment l'étendue des dégâts. Ça n'enlève rien aux frayeurs assaillant les contemporains de mon arrière-grand-mère ; mais presque cent ans plus tard, cela nous permet d'y voir une bonne perspective sur cet événement impressionnant, effrayant, mais somme toute pas aussi dangereux que ne le fut le précédent puisque les dommages furent moindres qu'en 1870.

Sur une note plus personnelle, mon conjoint et moi visitons en famille l'Italie et nous avons expérimenté trois tremblements de terre en 6 jours dont un de force de 6,5 sur l'échelle de Richter (celui de 1925 atteignait la force 6). C'est une expérience franchement effrayante : on ne peut rien faire pendant que ça se déroule, et peu après, on peut évaluer rapidement comment les conséquences auraient pu être fatales pour soi et les siens. Mais ça fait de bonnes anecdotes à raconter une fois revenu au pays. Presque deux ans plus tard, nous en conservons un souvenir encore vivace.

En terminant du côté de Baie-Saint-Paul, le renouvellement des bâtiments publics et institutionnels, de même que l'usage généralisé du bois au lieu de la pierre pour la construction des maisons auraient contribué à minimiser les dégâts. Christian Harvey intitule la section de son livre consacré au séisme de 1925 « Une exagération ». Simple provocation ? Le géologue Hodgson serait probablement d'accord avec cette formulation, vu le peu de dommages recensés. Angélique Simard, par contre, l'aurait peut-être trouvé effectivement un brin provocateur, son cœur serré d'épouvante et l'esprit inquiet à l'idée d'une autre réplique. Le talent de l'historien consistera alors en la réconciliation du récit, des relevés et des sources diverses afin de reconstituer la scène le plus exactement possible.



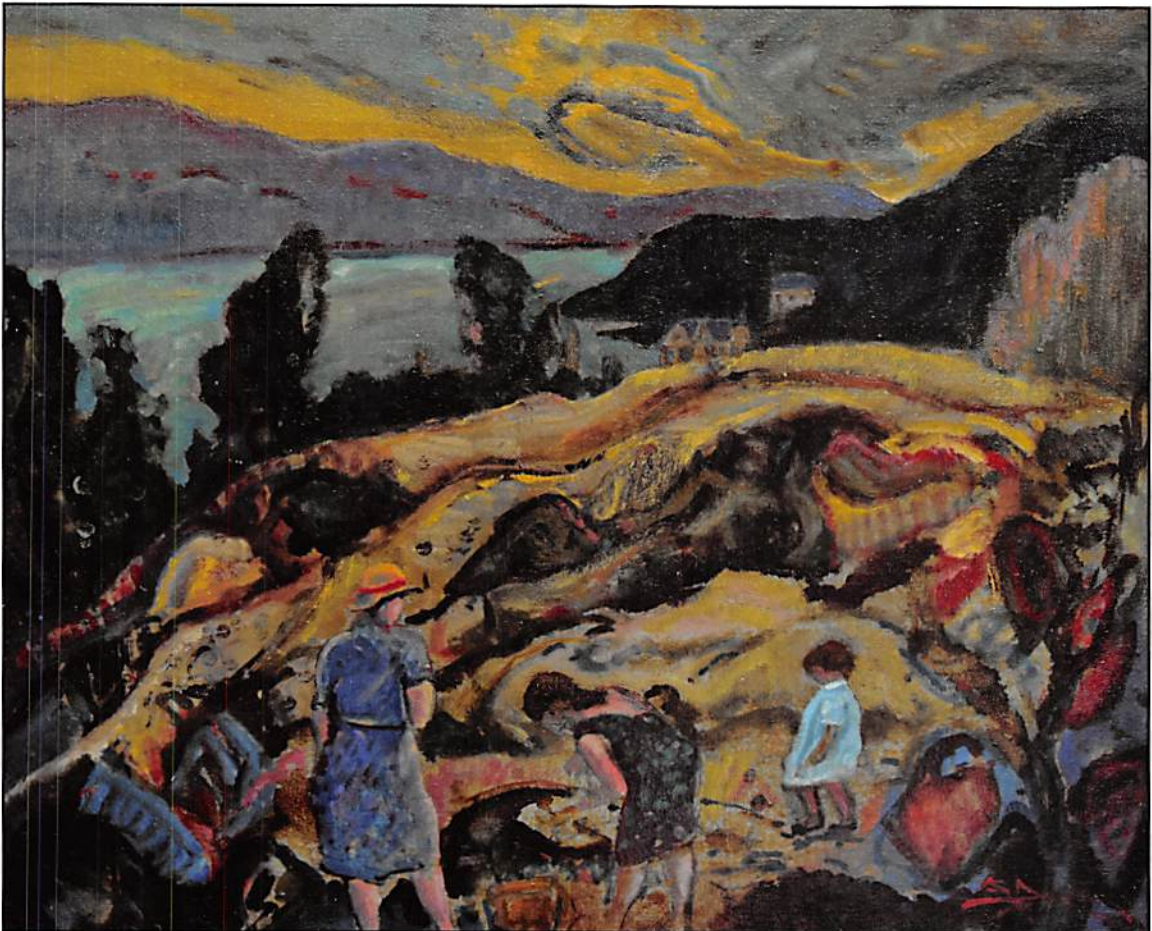
*« Dans le bout de Saint-Urbain »*



*« La pêche à Saint-Irénée »*



« Jeux d'été au Bas de l'Anse »



« Entre le fleuve et la mer »

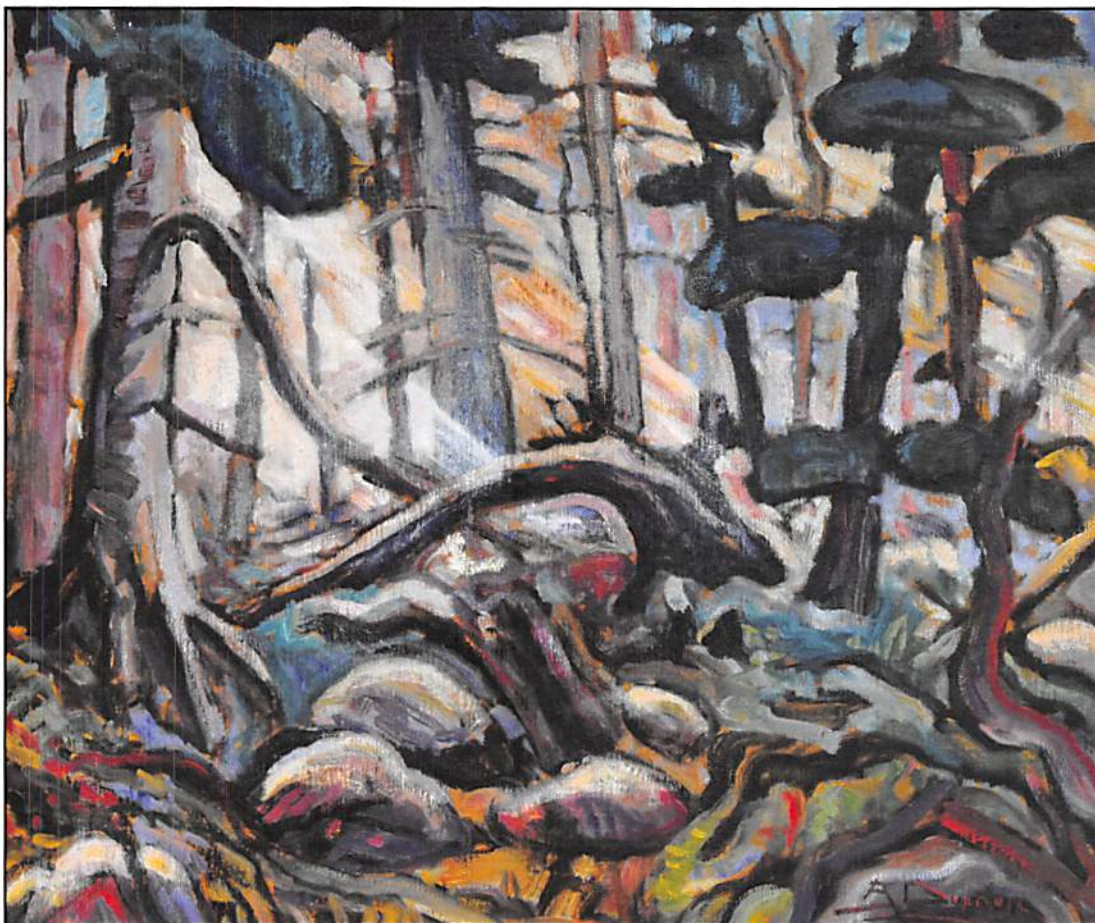




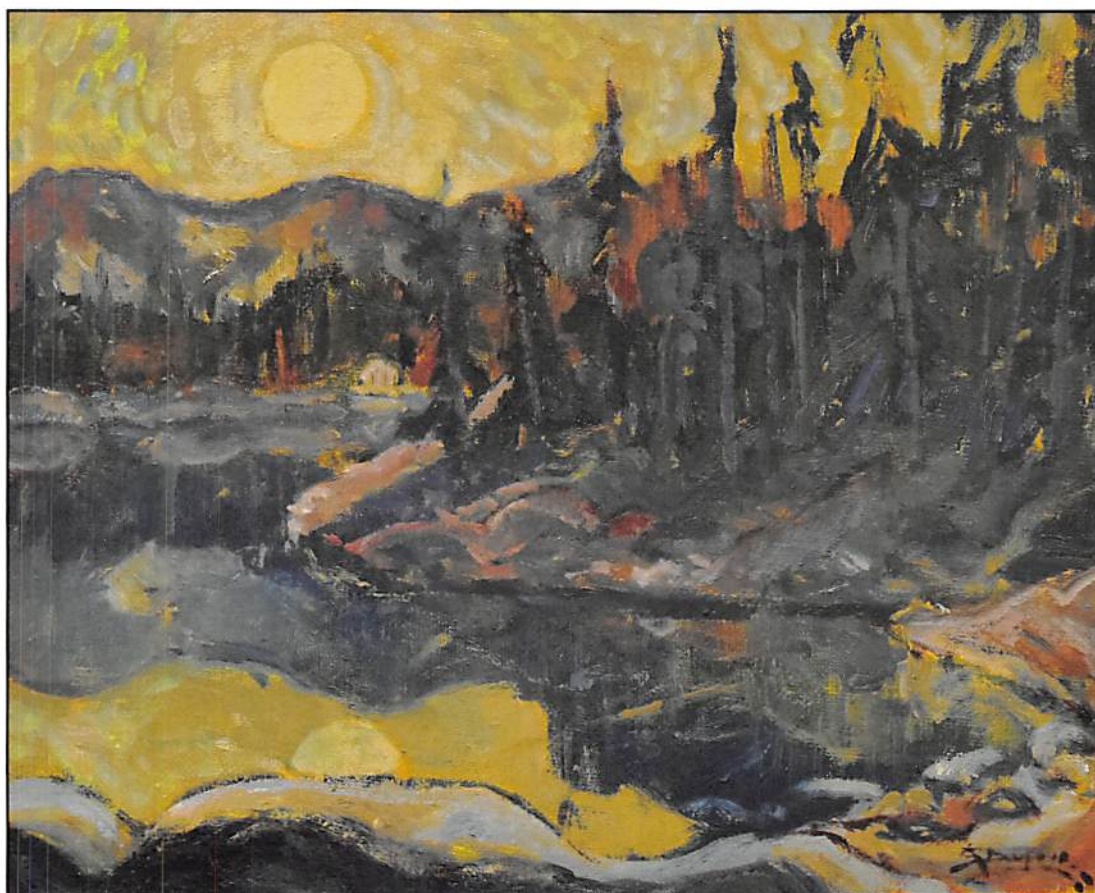
*Sans titre*



*Sans titre*



*«Hommage à Lismer»*



*Sans titre*

# HISTORIQUE DE LA BIBLIOTHÈQUE DES ÉBOULEMENTS

PAR COMITÉ DE LA BIBLIOTHÈQUE FÉLIX-ANTOINE SAVARD



Coll. Biblio. FAS

*Mgr Félix-Antoine Savard  
et Jeannine Bouchard, du comité  
de la bibliothèque, en 1979*

L'une des principales vertus du savoir est que, par sa nature fondamentalement fragmentaire, il se retrouve toujours un peu partout à la fois. Toutefois, ce savoir – cet accès au savoir – n'apparaît pas simplement; encore faut-il que des gens s'y intéressent, que des opportunités soient créées, que des portes soient ouvertes, que des caisses soient transportées; et, c'est d'aussi humble manière qu'est née la bibliothèque paroissiale des Éboulements. Par la suite, celle-ci changera de nom trois fois et déménagera ses trésors à plusieurs reprises.

La bibliothèque paroissiale connaît sa première lancée en 1977 dans l'entrée de l'église, dans un local d'environ 8 x 12 pieds où sur des étagères construites par des bénévoles, reposent quelques livres donnés par les gens du milieu et les organisatrices (nos fondatrices). À la suite d'une demande faite au Conseil des Arts du Canada, 200 nouveaux livres viendront garnir les étagères. Des demandes seront aussi faites à la communauté des Petites Franciscaines de Marie, à Mgr Félix-Antoine Savard et aux ambassades des pays francophones. C'est dans ce lieu très modeste, où à peine une demi-douzaine d'audacieux venaient échanger lectures et opinions, que la bibliothèque paroissiale voit le jour, mais bien vite, elle n'allait pas tarder à porter fruits.

En effet, victime de l'engouement croissant de la population, ce minuscule local deviendra rapidement trop exigü pour répondre à une demande augmentant sans cesse et, à peine un an plus tard (1978), la municipalité cédera de bon cœur une salle plus à même de servir les

besoins locaux. Suivra la même année, l'affiliation au Réseau des bibliothèques, indiscutable concrétisation du statut de ce qui allait devenir le point de rendez-vous des lecteurs. Elle devint alors la bibliothèque municipale des Éboulements.

En guise de baptême, cette dernière choisira en 1979 de rendre un hommage fort mérité à l'une des plus importantes figures de la littérature québécoise, monseigneur Félix-Antoine-Savard, auteur d'incontournables classiques (*Menaud maître-draveur*, *L'abatis...*), fondateur de la Papeterie Saint-Gilles et figure emblématique de Charlevoix et du Québec tout entier. À la faveur d'une aussi illustre dénomination, promise à un avenir encore plus brillant, la bibliothèque Félix-Antoine-Savard entamait déjà la troisième phase de son évolution.

Sanctuaire de découvertes et de culture pour un nombre grandissant d'usagers, la bibliothèque doublera sa superficie en 1983, sous l'assentiment conjoint des bénévoles et de la municipalité.

Elle obtiendra finalement, l'année suivante, l'accréditation en constitution d'incorporation, officialisant de la sorte son statut d'OSBL.

De surcroît, loin de se restreindre à sa mission première, ce lieu privilégié de la transmission prêtera ses locaux à divers événements artistiques et socioculturels, contribuant ainsi à la vivacité, la richesse et la diffusion des Arts & Lettres et de leurs multiples expressions. D'expositions en conférences, de commémorations en

lancements, ce rayonnement fut et demeure une énorme plus-value pour la région, dont les impacts se mesurent par-delà les frontières de la MRC.

### Objectifs visés par le projet

Cependant, avec l'avènement du 21<sup>e</sup> siècle, s'installera la mise en place de nouveaux paradigmes en regard de l'accès à l'information. Confronté à l'essor exponentiel de l'ère de l'électronique, de la connaissance instantanée et de la globalisation des savoirs, c'est tout l'univers de l'écrit qui se retrouve à la croisée des chemins. Sans exception, librairies, établissements scolaires, centres d'archives et, bien sûr, bibliothèques, doivent par conséquent plus que jamais embrasser cette modernité technologique, polyvalente et multi-média.



Coll. Biblio. FAS

*Le deuxième local*

La bibliothèque municipale des Éboulements allait devoir à son tour adopter ce virage vers la modernité et ses innovations. Si fait, plusieurs importants constats pouvaient être établis en regard de l'état de la bibliothèque.

D'emblée, outre l'évidente désuétude du mobilier, il devenait criant que l'espace actuel n'était pas à même d'accueillir comme il se doit les expositions d'artistes de la région, un aspect pourtant devenu intrinsèque à la nouvelle mission culturelle de la bibliothèque. L'importance de la communauté artistique charlevoisienne ne cessant de s'affirmer, une décision s'imposait.

L'usure du temps ayant fait son œuvre, il importait de surcroît d'établir un nouvel espace de travail, plus moderne et plus fonctionnel, tant pour assurer l'entretien des volumes plus âgés que pour gérer le traitement des nouveaux livres et les prêts entre bibliothèques, avantage indéniable du réseautage de ces institutions.

De plus, les établissements publics contemporains ne peuvent passer outre la vaste démocratisation et l'omniprésence de l'Internet. En conséquence, et afin de répondre aux toutes récentes exigences des internautes, non seulement l'établissement doit envisager l'addition de plusieurs postes informatiques idoines, mais également elle doit s'engager à fournir un accès Internet sans fil à ses utilisateurs.

De même, un poste d'accueil plus fonctionnel s'avérait nécessaire, pour ne pas dire inévitable afin de faciliter le travail des préposés aux prêts. Il sera ainsi plus facile d'accueillir et de servir les usagers mais aussi les élèves de l'école du village qui fréquentent la bibliothèque sur une base régulière.

Dans l'ensemble donc, le constat d'une tâche herculéenne est fait. Pourtant, l'importance de celle-ci n'allait cependant pas pour autant saper l'enthousiasme des bénévoles. Ceux-ci, confiants de la noblesse et de la vitalité de leur cause, déposèrent en 2009 une demande de subvention auprès du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, demande qui fut accueillie favorablement. Une campagne de financement débutera alors trouvant dans la population locale un très bon accueil. Des travaux débutèrent peu après, concrétisant peu à peu chacun des objectifs formulés antérieurement.

### Amélioration de la qualité du service

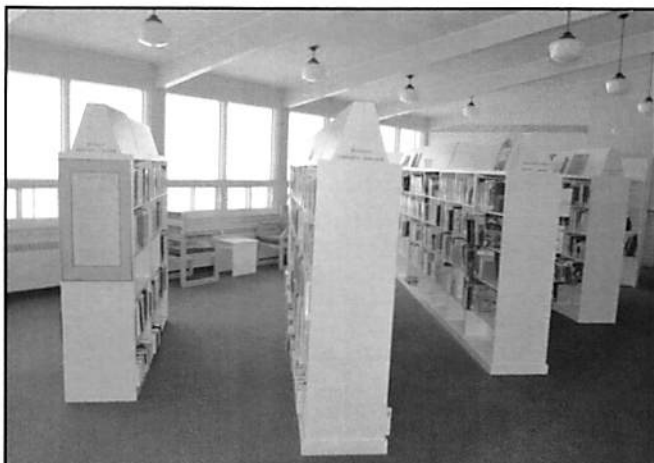
Aujourd'hui encore, sise sous l'ombre immense et bienveillante du Mont des Éboulements, la Bibliothèque Félix-Antoine-Savard poursuit donc sa vocation culturelle, demeurant en quelque sorte le cœur du village, de ses artistes et de son foisonnement des savoirs.

La réalisation de ce projet a permis que la bibliothèque devienne un havre de paix pour les petits et les grands, un lieu accueillant où l'on se sent bien, un lieu très beau, très fonctionnel où les bénévoles ont du plaisir à travailler. Nous sommes à présent à même de rendre un service encore plus efficient à nos usagers.

Nous avons maintenant un lieu spécifique dédié à nos expositions, l'Espace Claude-Le Sauter, de même qu'un éclairage adéquat pour celles-ci. Le poste d'accueil, l'espace de travail des préposés, l'aire pour les activités et le nouveau matériel sont autant de raisons d'être fiers de la réalisation de ce projet.

Il est ici très important de mentionner la collaboration inestimable des gens de notre réseau Biblio tout au long de la réalisation de ce magnifique projet. Ils ont su

nous faire profiter de leur expérience dans le domaine et nous ont rendu un bien grand service. Un immense merci leur est adressé.



Coll. Biblio. FAS

Le troisième local en 2009

### Vision de développement à long terme

L'équipe de la bibliothèque a la ferme intention de poursuivre l'évolution constante qu'elle a débuté il y a déjà plus de 35 ans, sans jamais trahir le riche héritage et les traditions des innombrables bénévoles dévoués et dynamiques qui l'ont mené où elle est à présent. Nous voulons continuer de permettre à notre population de s'informer, s'éduquer, se divertir, s'ouvrir sur le monde et s'épanouir, cela en leur proposant des activités culturelles enrichissantes.

Voici quelques-uns de nos projets :

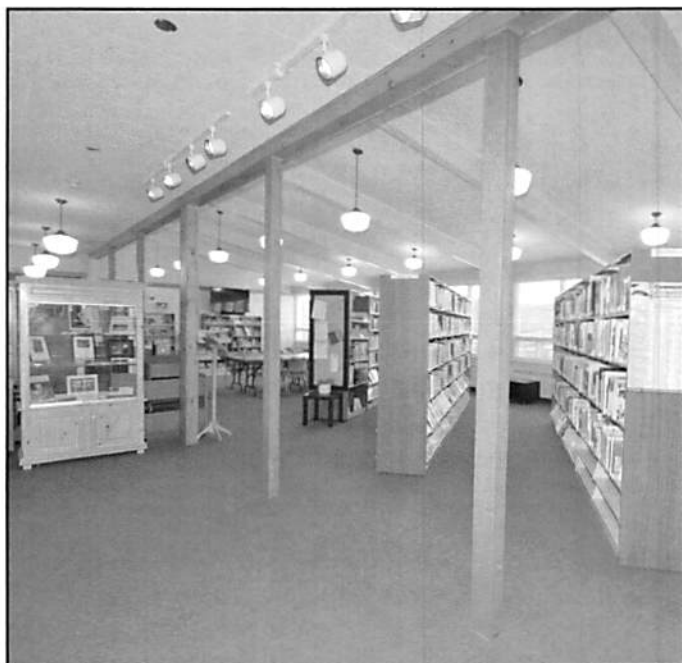
- Aller à la rencontre des tout-petits dans les garderies afin d'ouvrir leur esprit à la lecture et au bonheur qu'elle procure ;
- Continuer à recevoir, sur une base régulière, les jeunes de l'école primaire, stimuler leur imaginaire en leur offrant des activités intéressantes mais surtout les inviter fortement à rester fidèles à leur bibliothèque même après leur départ pour l'école secondaire. Ils sont notre relève de demain, nos bénévoles de demain et nous voulons d'eux la réponse « présents ».
- Trouver des moyens afin de rejoindre davantage nos aînés, soit en leur facilitant l'accès à la bibliothèque ou en allant à leur rencontre ;
- Offrir de nouveaux cours à chaque année, poursuivre notre dynamique activité du Club de lecture d'été pour nos jeunes, maintenir l'activité annuelle Le Moulin à Paroles ainsi que le projet Emporte moi et enfin mettre en place un club de lecture pour les adultes.

### Conclusion

La bibliothèque Félix-Antoine-Savard est l'un des joyaux de la municipalité et nous en sommes très fiers. C'est donc avec un grand enthousiasme que nous avons participé à la réalisation de ce beau projet d'aménagement. Il y a 35 ans, une petite flamme s'est allumée et depuis ce jour, des lutins veillent à ce qu'elle ne s'éteigne pas.

C'est aussi pour cette raison que nous continuons à contribuer financièrement à chaque année à son maintien et à son développement, et ce, afin de soutenir les nombreux (25) et extraordinaires bénévoles qui s'activent sans relâche semaine après semaine, année après année. Certains bénévoles sont là depuis plus de 30 ans, CHAPEAU à tous et toutes !

Avec ce vent dans les voiles, nous continuerons inlassablement, tous ensemble, à faire la promotion de cette noble institution.



Coll. Biblio. FAS

En 2012

*« J'ai achevé un monument plus durable que  
l'airain, plus haut que les royales pyramides, que ni  
la pluie qui ronge, ni l'Aquilon ne pourront détruire,  
ni l'innombrable suite des années,  
ni la fuite des temps. »*

Horace, à propos de ses écrits

# Chronique agricole LE MISSIONNAIRE AGRICOLE ET L'AGRONOME

Par Normand Perron



Coll. SHC

*L'église et la salle paroissiale de La Malbaie vers 1890*

Le recours au missionnaire agricole et à l'agronome permet l'introduction dans le milieu local d'un expert qui est présent en permanence<sup>1</sup>. Le missionnaire agricole a précédé l'agronome. L'idée du missionnaire agricole relève davantage de l'Église catholique que de l'État, mais c'est un appui total que celui-ci accorde à cette initiative.

C'est peu après la reconnaissance officielle des cercles agricoles par l'État que les évêques des provinces ecclésiastiques d'Ottawa, de Montréal et de Québec fondent l'œuvre des missionnaires agricoles. Des missionnaires agricoles sont rapidement nommés et dès mars 1894, le *Journal d'Agriculture illustré* annonce des nominations, dont celle du grand-vicaire Bruno-Élisée Leclerc, curé de La Malbaie. La lettre pastorale des évêques précise les attentes envers le missionnaire agricole. Après avoir affirmé le caractère religieux du travail du missionnaire agricole, le document des évêques stipule que celui-ci doit faire aimer l'agriculture et populariser les endroits les plus propices à la colonisation agricole.

<sup>1</sup> Voir Normand Perron, *L'État et le changement agricole dans Charlevoix, 1850-1950*, Québec, PUL, 2003, xvi-316 p. Sur la région de Charlevoix, voir différents ouvrages et articles, dont ceux de Serge Gauthier et Normand Perron et en particulier *Histoire de Charlevoix*, [Québec], Institut québécois de recherche sur la culture, 2000, [389] p. Voir également le site [www.encyclobec.ca](http://www.encyclobec.ca)

Il lui incombe aussi des responsabilités qui tiennent davantage aux idées de modernisation de l'agriculture, comme promouvoir les associations agricoles, favoriser l'adoption de l'industrie laitière, démontrer l'importance de la comptabilité agricole.

Ce mandement fait donc du missionnaire agricole un intervenant influent dans la communauté locale. Mais en même temps le mandement trahit les inquiétudes des autorités religieuses à travers la mise en garde faite au sujet de l'enseignement par le missionnaire agricole. Les évêques ont peut-être craint les divergences de vue avec le conférencier agricole et les conflits possibles qui pourraient naître entre le missionnaire agricole et les agriculteurs en désaccord sur l'enseignement proposé. Ce sentiment va plutôt à l'encontre de l'idée que les agriculteurs accueilleront « sans défiance » les conseils du prêtre qu'il respecte, comme l'a cru l'homme politique Jean-Charles Chapais, entre autres.

En ce qui concerne l'agronome, il se distingue du conférencier et du missionnaire agricole par sa formation. Il est un bachelier en sciences agricoles formé à cette époque à l'Institut agricole d'Oka ou au Collège MacDonald. À compter de 1913, le ministère de l'Agriculture commence à nommer des agronomes officiels qui pren-

nent peu à peu la place des conférenciers agricoles. Avec la présence d'agronomes sur le terrain, les agriculteurs n'auront plus le moindre prétexte « pour ne pas faire de progrès et ne pas adopter les meilleurs procédés de culture ». Le ministère de l'Agriculture est de plus convaincu qu'il détient la meilleure solution pour résoudre le problème de la faible participation aux expositions, aux démonstrations et aux conférences agricoles. Il délègue aux agronomes une responsabilité d'animation du milieu local. Il s'attend à ce que ceux-ci conseillent les agriculteurs, leur donnent des conférences, guident et surveillent les associations agricoles comme les sociétés d'agriculture et les cercles agricoles.



Coll. SHC

Bruno-Élisée Leclerc

Le travail du missionnaire agricole et de l'agronome fut plus d'une fois difficile. Les agents du développement agricole qui sont appelés à agir directement auprès des agriculteurs ont appris à leurs dépens le prix à payer pour des interventions malhabiles. L'un et l'autre ont dû faire étalage non seulement de leurs connaissances en agronomie, mais aussi en psychologie. Ils ont vite compris qu'un échec les attend s'ils remettent en cause des usages traditionnels sans toute la diplomatie requise. Une mésaventure d'un missionnaire agricole est fort révélatrice. En 1896, à La Malbaie, le Révérend Leclerc et un médecin sont pris à parti par des agriculteurs, subissant les reproches d'être payés et d'avoir des intérêts cachés. La suspicion couve sur les motifs de Leclerc à s'engager pour la cause agricole. *Le Courrier de Charlevoix* décide de défendre le curé Leclerc et les autres curés de paroisse. Le journal

explique qu'il « est impossible de leur supposer un motif intéressé. Loin de là, c'est tout le contraire qui est évident. Personne n'ignore que nos curés retirent leurs revenus habituels de la dîme, que cette dîme se prend exclusivement sur les céréales. Or, lorsque ces messieurs nous conseillent l'industrie laitière, la culture du foin et des légumes, ils travaillent évidemment contre leurs intérêts... nous ne pouvons raisonnablement suspecter leur conduite ».

Les démêlés de Leclerc sont révélateurs des réactions plutôt imprévisibles des agriculteurs, du moins certains d'entre eux. Il est probable que la dîme ne fut jamais véritablement en cause, mais l'exemple choisi pour assurer la défense des curés invitait les opposants à faire preuve d'un peu plus de tact. Fait isolé ? Non, puisqu'on retrace des critiques à l'égard des curés aussi tardivement que dans les années 1930.

En ce qui concerne les agronomes, ces détenteurs du savoir seront longtemps perçus comme des étrangers à la communauté. Les agriculteurs les plus dynamiques les ont peut-être reçus avec enthousiasme, mais il faudra du temps à la majorité avant de reconnaître leur travail. Être plus savant que le conférencier ou le missionnaire agricole ne met en effet pas du tout l'agronome à l'abri des moqueries que suscite le savoir qu'il a acquis dans les livres. Encore dans les années 1930, la position de l'agronome reste délicate. Son statut de salarié à l'emploi du ministère de l'Agriculture en fait un employé sujet à la critique et mieux vaut pour lui qu'il se tienne en dehors de la politique. L'agronome, précise le *Journal d'Agriculture*, doit être franc, honnête, diplomate, faire preuve d'un excellent jugement et posséder les qualités d'un bon communicateur. Il doit encore éviter de heurter de front les principes et les préjugés des agriculteurs. Jean-Charles Mangan, un diplômé de l'Institut agricole d'Oka, fait remarquer que « L'agronome peut fonder, aider, surveiller mais ne peut remplacer l'âme dirigeante, l'homme responsable du petit groupe local auquel il confie la tâche du fonctionnement d'un organisme de restauration agricole [...] ». En 1949, dans une rétrospective sur l'action agronomique, l'agronome Gustave Toupin rappelle que l'agronome « doit se faire des amis » pour réussir. Et même là, rien ne garantit la plénitude pour celui-ci : en 1934, malgré ses succès, un groupe d'agriculteurs de Baie-Saint-Paul veut débarrasser la municipalité de l'agronome parce qu'il travaille à la fusion des cercles agricoles.

On peut le constater : la seule compétence technique ne suffit pas pour influencer les agriculteurs.

# Chronique généalogique

## LA FAMILLE DE VICTOR LACOURCIÈRE, MÉDECIN À LA MALBAIE

Par Christian Harvey

Les plus anciens se souviennent encore du travail inépuisable du médecin Victor Lacourcière à La Malbaie. Mais peu connaissent également le destin de ses frères et sœurs nés comme lui en Beauce du mariage d'Henri Lacourcière et d'Emma Gosselin.

### Le père Henri Lacourcière, médecin



Coll. privée

Henri Lacourcière

Henri Lacourcière est né le 26 septembre 1853 à Nicolet, du mariage de Joseph Lacourcière et d'Élizabeth Buist. Son paternel est cultivateur mais sa mère le détourne sans doute de cette profession ; née en Écosse en 1811, est la veuve du médecin Charles Christophe Brazeau épousé en premières noces.

Henri Lacourcière suit son cours classique à Nicolet avant d'entrer à la faculté de médecine Victoria à Montréal. En 1883, il va s'installer dans la paroisse de Saint-Victor de Tring, en Beauce, un lieu sans doute propice afin de se constituer une clientèle à titre de médecin.

Henri Lacourcière épouse le 16 décembre 1885, à Saint-Victor de Tring, Marie-Emma Gosselin, fille de François Gosselin et d'Hélène Sirois. Le couple a 13 enfants, dont 9 survivent à leur naissance. Henri Lacourcière est décédé le 16 août 1942.

### Victor Lacourcière (1906-1969)

Victor Lacourcière naît le 23 janvier 1906 à Saint-Victor de Tring. Après des études au collège de Sherbrooke et à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, il poursuit une formation en médecine à l'Université Laval où il obtient son doctorat en 1934. Victor Lacourcière débute sa pratique de la médecine aux Escoumins. Le 10 octobre 1935, il épouse Yvette Marquis dans la paroisse Saint-Jean-Baptiste à Québec, fille de Georges Émile Marquis et d'Eugénie Plante. Son beau-père a été le directeur de 1914 à 1934 du Bureau des statistiques du Québec (BSQ), avant de devenir le conservateur de la

bibliothèque de la Législature (devenue Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec en 1982). Le couple aura 3 enfants : Michelle, Jean et Louise.



Coll. privée

Victor Lacourcière

Vers 1942, il vient s'installer à La Malbaie en lien avec le projet d'ouverture de l'hôpital Saint-Joseph de La Malbaie dont il fait partie du premier groupe de praticiens. Le 4 novembre 1948, il fait l'achat du docteur Arthur Leclerc d'un terrain situé sur la rue Saint-Étienne. C'est là qu'il fait ériger sa résidence. Il décède le 6 septembre 1969.

### Ses frères et ses sœurs

*Agathe Lacourcière (1902-1993). Elle est la première femme à intégrer le corps professoral à l'Université Laval en juin 1937. Première femme à diriger un département universitaire de 1939 à 1955. Un pavillon de l'Université Laval fut nommé en son honneur mais ne tient pas compte de son nom de famille de baptême mais celui de son mari, le docteur Jean Lacerte.*

*Antoine Lacourcière (1904-1991). Avocat, procureur de la Couronne et juge à la Cour supérieure de 1958 à 1979.*

*Luc Lacourcière (1910-1989). Professeur, il joue un rôle actif de 1944 à 1978 dans le développement des Archives de Folklore de l'Université Laval. Il a fait de nombreuses enquêtes dans la région de Charlevoix.*

*Joseph-Émile Lacourcière (1892-1974). Avocat à Sudbury en Ontario de 1943 à 1968.*

*Cécile Lacourcière (1894-1981). Femme du docteur Albert Couture.*

*Bernadette Lacourcière (1896-1939). Femme du notaire André Taschereau.*

*Joséphine Lacourcière (1897-1991). Infirmière pour la compagnie Ford à Détroit, aux États-Unis.*

*Hélène Lacourcière (1898-1992). Femme du commerçant Séraphin Bolduc.*



## Chronique du livre

### DEUX NOUVELLES PARUTIONS AUX ÉDITIONS CHARLEVOIX !

Par Serge Gauthier



Monique Larouche. *L'art du tic-tac* (Récits). La Malbaie, Éditions Charlevoix, 2018. 190 p.

Belle Monique Larouche. Son art c'est d'abord et avant tout une quête de l'absolu. Dans la finesse du trait. Dans le mot qui grandit. Dans l'exploit tout simple d'être fraîche, créatrice, heureuse. Par un geste gracieux. Par un sourire. Tout simplement.

Grande Monique Larouche. Son premier livre raconte sa vie, son exceptionnel cheminement, nous dévoile un peu de son intimité et beaucoup de son amour des êtres et des choses. Ce livre est un véritable écrin de beauté avec ses 25 aquarelles lumineuses et colorées. C'est un livre cadeau, un livre inoubliable.

Puissante Monique Larouche. Capable de dompter l'indicible. De dire la fragilité du temps qui passe. D'arrêter le cours du fleuve et des eaux pour s'en imprégner. Femme sans cesse émerveillée par la vie. Femme d'ici, d'ailleurs, de l'intérieur, femme de l'intimité radieuse du pays charlevoisien.

Monique Larouche nous révèle à nous-même. Sa parole est vivante. Son livre fait du bien. Le récit de sa vie nous anime, nous transforme un peu, imperceptiblement. La voilà parmi nous, rare, debout, avec cette volonté de tout raconter, de tout décrire, de l'infime jusqu'au grandiose. Profitons de ce livre et prenons vraiment le temps de rêver. Prenons ce livre entre nos mains et apprenons à l'aimer. Prenons Monique Larouche pour ce qu'elle est : une artiste remarquable et désormais une écrivaine accomplie.



Jean Gagné - Serge Gagné - Errol Gagné. *Meneur de maux*. La Malbaie, Éditions Charlevoix, 2018. 208 p.

Étonnants personnages que ces frères Gagné ! Pleins de vie. Deux cinéastes (Jean et Serge), un photographe (Érrol). Dans un livre en forme de « découpage du fantastique réel »; un « ouvrage collage, documentaire et dramatique ». Un livre inclassable. Une belle invitation. Celle de partir à la découverte d'un vécu réel et engagé, en quête d'une tranche de vie quasi inédite de l'histoire culturelle du Québec des années 1960, 1970 et 1980. Une volonté de dire et de faire insurpassable. Des amitiés profondes et parfois fugaces. Un regard déviant sur un monde trop souvent figé. Des photos, des images, des visages, des récits. Rien de conventionnel. Tout est en action. Le geste de produire est plein de vie. Le cheminement est exemplaire. Jamais conformiste, jamais profiteuse, toujours ouvert, amical, libérateur. Les frères Gagné sont des semeurs de mots et d'images. Des semeurs de vie. Leur parcours est unique et il faut le faire connaître. Ce livre possède la force puissante de ces rêveurs éternels. Inlassables. Les Éditions Charlevoix accueillent donc ce livre comme un élan de vie. Irrépressible. Il ne fallait pas le manquer. Il fallait l'attraper au vol. C'est ce qu'il importait de faire pour que ces grands oiseaux magiques que sont les frères Gagné poursuivent leur vol. Il faut maintenant que de nombreux lecteurs et lectrices se procurent ce livre-témoin, ce livre-fleuve. Nous souhaitons sincèrement qu'ils soient nombreux et nombreuses à le faire.

*Pour se procurer les livres L'art du Tic-Tac de Monique Larouche et Meneur de maux des frères Gagné, il suffit de remplir la feuille jointe à la présente Revue ou encore en commandant sur notre site internet :*

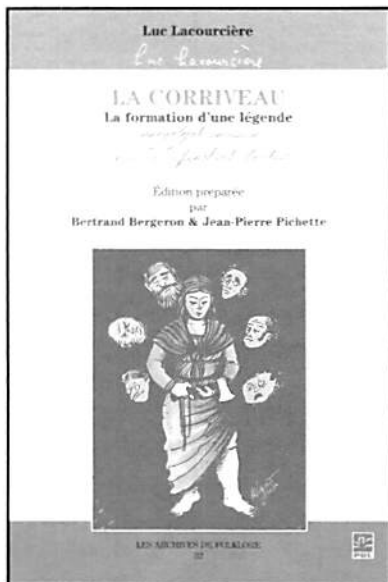
**WWW.SHISTOIRECHARLEVOIX.COM**

## La Corriveau Conte, légende ou mythe?

Par Serge Gauthier

Luc Lacourcière. *La Corriveau. La formation d'une légende*. Édition préparée par Bertrand Bergeron et Jean-Pierre Pichette. Québec, Presses de l'Université Laval, 2017. 193 pages.

Catherine Ferland et Dave Corriveau. *La Corriveau. De l'histoire à la légende. Édition révisée*. Québec, Septentrion, 2015. 408 pages.



Je me souviens d'avoir lu, dès mon adolescence, ce merveilleux récit littéraire que constitue *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé (1786-1871). Ce fut un moment unique pour moi et je m'en rappelle avec émotion tant la trame de ce récit m'a touché. Je souhaite à tout jeune lecteur québécois de pouvoir lire *Les Ancien Canadiens* au cours de sa formation de français ou d'histoire au Secondaire. Mais sans doute cela n'est-il pas possible dans notre système scolaire actuel? Au fond, je ne sais pas...

En fait, *Les Anciens Canadiens* racontent, à travers bien des péripéties pittoresques, la destinée de deux jeunes hommes, l'un descendant d'un seigneur français de Nouvelle-France et l'autre de souche écossaise dont la solide amitié qui les lie se confronte aux terribles suites de la Conquête anglaise. Parmi ces suites, se glisse l'histoire effrayante de La Corriveau, cette femme condamnée juste après la Conquête de 1759 pour le meurtre de son mari et dont les restes furent exposés dans une cage.

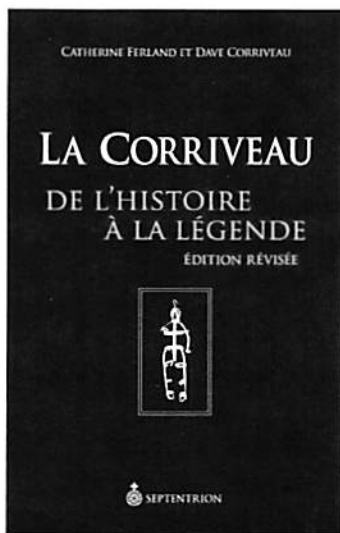
Grandement impressionnée par cette exposition

saisissante, la population de l'époque raconte avec effroi la triste fin de Marie-Josephte-Corriveau (1733-1763). C'est précisément de cette tradition orale dont Philippe-Aubert de Gaspé se réclame pour composer un large passage de ses *Anciens Canadiens*, un livre paru initialement en 1863. À son époque, les récits transmis oralement sur ce sujet par le peuple paraissent encore bien vivants et ils effraient toujours la population. Aubert de Gaspé a quelque peu dédramatisé la légende sous la forme d'un récit littéraire et il l'a décrit de manière plus amusée que dramatique.

Or, c'est à ce point précis qu'intervient Luc Lacourcière (1910-1989), un ethnologue québécois professeur à l'Université Laval bien connu dans Charlevoix pour ses enquêtes de folklore avec son ami Félix-Antoine Savard (1896-1982) et aussi pour être le frère du « bon docteur Victor Lacourcière » (1906-1969) de La Malbaie, alors qu'il s'intéresse d'abord à l'œuvre littéraire de Philippe Aubert de Gaspé que constitue *Les Anciens Canadiens* où il découvre l'histoire de la Corriveau. De ce fait, l'histoire tragique de cette femme le passionne et il lui consacre des recherches intensives que rapportent le livre que les Presses de l'Université Laval viennent de faire paraître.

J'ai pour ma part peu connu Luc Lacourcière, si ce n'est un court épisode en 1979 alors que je lui demandais des renseignements sur une tradition de ramancheurs de Charlevoix qu'il connaissait mais qu'il honnissait aussi à titre de fils et frère de médecin. Je fus reçu froidement pour le moins. Il venait à ce moment de quitter son poste de professeur pour sa retraite et était, me disait-on, un peu amer de la fin de sa carrière où il avait été contesté comme professeur par certains étudiants. Il faut dire aussi que le chercheur, qualifié par un biographe de « l'homme aux cent préfaces », n'a jamais pu publier que des articles divers et de précieuses préfaces notamment pour la Collection littéraire Nénuphar parues aux Éditions Fides. De fait, il ne put jamais achever son ouvrage qui aurait pu être qualifié de monumental - s'il eut paru un jour - sur les contes. Pour ma part, durant mes recherches de doctorat sur les ethnologues québécois et la région de Charlevoix, je compris bien ce manque de parachèvement des travaux de Luc Lacourcière et je saisis clairement cette problématique d'un homme de formation littéraire ne possédant jamais la démarche réelle d'un ethnologue. Il faut retenir ici l'image d'un professeur de littérature en pensant à Luc Lacourcière ou d'un érudit en folklore, mais pas vraiment à ce l'on nomme aujourd'hui un ethnologue. C'était à une autre époque, il faut le dire, et cela n'enlève aucun mérite à Luc Lacourcière. Il importe seulement d'en tenir compte.

Je pense bien que la réédition des articles de Luc Lacourcière concernant *La Corriveau* par les Presses de l'Université Laval est méritoire. Ces textes étaient, en effet, peu facile d'accès. Les responsables de l'édition (Jean-Pierre Pichette et Bertrand Bergeron) ont travaillé sérieusement mais essentiellement dans la tradition littéraire de Luc Lacourcière soit cette méthode – ou cette méthode qui ne dit pas son nom – qui traite le récit de source orale comme une matière littéraire. Ce fait ne pose aucun problème, mais il faut retenir qu'il ne s'agit pas là d'ethnologie où la recherche de sens est la démarche première et l'enquête de tradition orale s'avère un élément, pas nécessairement prioritaire, du projet scientifique de l'ethnologue. Il faut traiter la matière et non seulement la contempler. Pas seulement la lire comme un texte littéraire et surtout pas comme un monument intouchable en soi, mais surtout tenter d'y découvrir des pistes d'analyse. À ce chapitre, les éditeurs de ces articles de Luc Lacourcière n'ont fait que prolonger son regard qui venait d'une époque révolue, sans pouvoir élever la réflexion sur le chercheur lui-même et ce qui composait son cheminement de recherche et sa trajectoire personnelle en lien avec la légende de la Corriveau. Un travail, disons-le, qui reste à faire et qui serait très utile.



À ce titre, les éditeurs de ces articles de Luc Lacourcière sur la Corriveau se montrent bien sévères dans leurs commentaires face à un autre ouvrage paru récemment sur la Corriveau chez Septentrion rédigé par un historien et une historienne (Dave Corriveau et Catherine Ferland). Un étonnant travail, pour tout dire. Fouillé, précis, réalisé comme une pleine relecture historique et avec la méthode historique qu'il faut. Celle qui faisait défaut, un tant soit peu, à Luc Lacourcière alors plus féru d'anecdotes que d'approfondir vraiment toutes les données historiques sur la Corriveau. Les éditeurs des articles de Lacourcière n'aiment pas qu'on

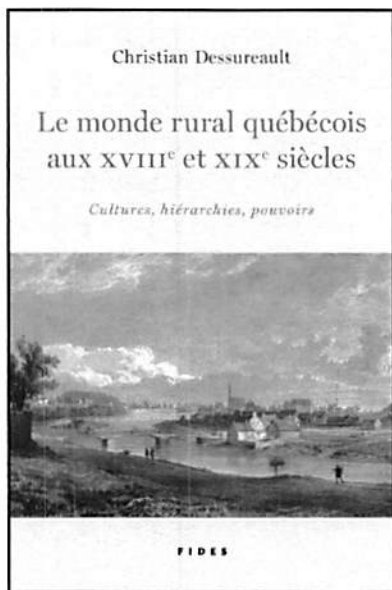
entre trop dans l'histoire; ils préfèrent ériger un monument littéraire et folklorique – bien qu'ils le sachent un peu douteux – autour de récits de Luc Lacourcière et ils craignent toute approche autre de ce contenu. Je suis heureux que Catherine Ferland et Dave Corriveau se soient confrontés avec autant de passion à la Corriveau. Ils la font revivre presque et ils démontrent que cette histoire peut encore nous dire quelque chose. Par ailleurs, les éditeurs des articles de Luc Lacourcière veulent conserver cette légende en serre chaude, bien protégée de manière élitiste, pour ainsi prolonger leurs regards éteints issus de méthodes scientifiques dépassées. Bien dommage pour eux, mais je conseille vraiment le livre de Ferland et Corriveau car il n'est pas rempli de vieux poncifs de professeurs de littérature soucieux de maintenir leur ordre à eux, plutôt que d'ouvrir de nouvelles pistes de recherche. Le livre de Ferland et Corriveau a ainsi bien du mérite de relever à nouveau cette légende de la Corriveau qui peut encore nous surprendre.

Au fond, je crois que cette impressionnante Corriveau me fait un peu penser à notre légendaire Alexis le Trotteur (1860-1924), puisque ces deux personnages ont eu le privilège de voir, tous les deux, leurs ossements enfermer dans une cage et, au fond, pour les mêmes raisons. Femme libre, homme libre, tous les deux ont transgressé les interdits de leurs époques en cherchant à se libérer du piège de la soumission. Tous les deux, à des époques charnières de notre histoire québécoise, soit la Conquête Anglaise pour la Corriveau et la mise en exploitation forestière du Saguenay pour Alexis le Trotteur. Tous les deux confrontés, presque sans le vouloir, à la domination anglaise et tous les deux subissant un sort ignoble, l'un écrasé par un train, l'autre frappée par le bras justicier des Anglais. Et puis, leurs restes ont connu l'infamie de l'enfermement et de l'exposition publique. Dans les deux cas, la tradition orale s'est emparée de leur histoire. Les chercheurs en littérature ou encore les amateurs de sport dans le cas d'Alexis le Trotteur ont pu en faire un récit littéraire populaire quelque peu figé, mais les véritables ethnologues devraient pouvoir percevoir que le destin de ces deux êtres de légende s'entremêle et que, même perdus dans les contes populaires, ils sont proches de devenir des mythes, alors que leur soumission forcée préfigure en quelque sorte celles des hommes et des femmes de ce pays québécois qui n'a pas su atteindre son indépendance et obtenir sa totale libération. La Corriveau et Alexis Le Trotteur n'ont donc pas fini de nous parler du fond du tombeau où ils reposent enfin et ils devraient bien se trouver, un jour, des ethnologues québécois capables d'analyser le véritable mythe qu'ils sont probablement devenus.

## La différenciation paysanne dans la vallée du Saint-Laurent

Par Christian Harvey

Christian Dessureault. *Le monde rural québécois aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Cultures, hiérarchies, pouvoirs.* Montréal, Fides, 2018. 432 p.



En 1962, l'historien Fernand Ouellet, dans un article co-écrit avec Jean Hamelin, schématise pour une première fois son hypothèse d'une crise agricole au début du 19<sup>e</sup> siècle dans la vallée du Saint-Laurent. Un long débat historiographique s'ouvre alors, venant en quelque sorte remplacer celui sur la Conquête, qui a fait couler beaucoup d'encre. Force est de constater que les questions posées à ce moment ont généré par la suite une riche production venant transformer substantiellement l'image du Québec préindustriel, particulièrement dans les campagnes.

Dans un cadre analytique d'inspiration marxienne, l'historien Christian Dessureault s'est particulièrement intéressé en parallèle à ce débat au processus de différenciation paysanne et à la transition vers une économie de marché capitaliste dans les campagnes québécoises. Un nouvel ouvrage publié par Fides en 2018 regroupe ses diverses études afin de rendre hommage à son travail.

Dessureault constate les lacunes dans les tentatives d'élaboration d'une approche matérialiste dans l'interprétation de l'histoire du Québec préindustriel

(Gilles Bourque, Anne Légaré, Gérald Bernier, Denis Monière). Elles reposent le plus souvent dans une simple application mécanique des observations du philosophe allemand dans les campagnes anglaises aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles, le mouvement des enclosures, un cheminement historique spécifique aujourd'hui lui-même remis en question. De même, au lieu d'une véritable analyse de terrain, ces travaux se bornent à juxtaposer des travaux d'autres chercheurs, un assemblage souvent déconcertant sur le plan théorique.

La valeur du travail de Christian Dessureault se trouve dans son travail extrêmement méticuleux dans les archives particulièrement pour la région de Saint-Hyacinthe, l'une des régions agricoles les plus prospères. Les grandes thèses à vocation globale, comme la crise agricole, perdent alors de leur superbe au contact des faits divers dépouillés dans un territoire québécois marqué par des contrastes importants. Est-ce simplement possible de gommer les différences entre le terroir maskoutain et celui d'une région comme Charlevoix ?

Son apport le plus pertinent vient sans doute de sa remise en question du soi-disant égalitarisme paysan, prêché par le sociologue Gérard Bouchard, existant particulièrement avant l'intégration du marché dans l'agriculture québécoise. À l'aide notamment des inventaires après décès, sa source de prédilection, Dessureault démontre une hiérarchie à l'intérieur même de la paysannerie de Saint-Hyacinthe entre 1795 et 1814 basée sur une possession inégalitaire des moyens de productions (terres, cheptels, outils de production) et des niveaux de fortune.

Si l'on peut saluer son désir de traiter de choses concrètes et son travail minutieux de terrain, il peut sembler aujourd'hui un peu étrange de faire fi des apports théoriques de chercheurs comme Michel Foucault ou de Pierre Bourdieu dans l'analyse des conflits de pouvoir dans des organisations étudiées comme les fabriques. La pensée aujourd'hui ne peut se réduire à choisir entre Karl Marx et Max Weber.

Un ouvrage à lire afin de mieux connaître des volets méconnus de l'histoire du Québec préindustriel !

## Repenser le territoire

Par Christian Harvey

Geneviève Dorval-Douville et Jean-François Gingras. *Rêver le territoire. Vers une vision partagée de son potentiel*. Montréal, Somme toute, 2018. 156 p.



L'auteur Jean-François Gingras, un collaborateur régulier de la *Revue d'histoire de Charlevoix*, vient de faire paraître aux Éditions Somme toute, en collaboration avec Geneviève Dorval-Douville, un essai consacré au territoire, plus spécifiquement celui du Québec. Cet ouvrage découle d'un intense travail de réflexion de « huit ans » avec des spécialistes de divers domaines en lien avec les groupes Génération d'idées et les Orphelins politiques. Les propositions avancées s'inscrivent dans une perspective « de politiques publiques progressistes, documentées et inspirantes ».

Un peu à la manière de la méthode « voir, juger, agir », les auteurs nous suggèrent « d'appriivoiser, dynamiser et connecter » le territoire. Cette approche pragmatique et réaliste, ne vise pas à offrir une lourde lecture des réalités régionales mais plutôt à dégager un cadre d'action utile pour les personnes impliquées dans la question de l'aménagement du territoire.

Appriivoiser, c'est mieux faire connaître aux Québécois leur territoire et sa population. Au lieu d'offrir des voyages scolaires à New York ou ailleurs, pourquoi les jeunes du quartier Saint-Michel à Montréal ne viendraient pas passer une semaine dans Charlevoix ou en Gaspésie. Et l'inverse. Dynamiser, c'est prendre en compte les potentialités de chaque milieu pour voir surgir de nouvelles initiatives de développement. À

titre d'exemple, il faut donc adopter une politique cohérente pour préserver les paysages qui sont de véritables « ressources » dans des régions comme Charlevoix.

La proposition la plus intéressante de l'ouvrage se trouve sans doute dans cette nécessité de mieux connecter le territoire québécois. Il y a bien sûr une obligation de mieux desservir l'ensemble du Québec sur le plan numérique afin notamment de favoriser le travail à distance. Mais surtout, il faut développer une circulation plus rapide des personnes et des marchandises non pas par le transport routier, mais grâce aux trains à grande vitesse dans l'axe laurentien, à des vols régionaux à moindre coûts vers Gaspé ou Sept-Îles et, pourquoi pas, des navettes rapides sur le fleuve pour le transport des personnes. Cela pourrait permettre de favoriser une meilleure occupation du territoire et de revitaliser des milieux plus éloignés.

Appriivoiser, dynamiser, connecter. Voilà un cadre d'action à adopter et bien utile dans ce pays sans bon sens, comme disait Pierre Perrault !

### Une redécouverte

Par Serge Gauthier

Christiane Tremblay-Daviault. *Un cinéma orphelin*. Montréal, Québec-Amérique, 1981. 355 pages.

Au passage, un livre datant d'il y a quelques années mais qui n'a pas été dépassé depuis, signé par Christiane Tremblay-Daviault, grande complice des frères Gagné et spécialiste du cinéma. Un ouvrage fouillé sur les débuts du cinéma québécois entre 1942-1953. Une époque où des gens d'ici ont tenté de créer une cinématographie nationale face au géant américain. Les titres de ces films sont évocateurs et révèlent une époque révolue : « Le rossignol et les cloches », « Le curé de village », « Aurore l'enfant martyr », « Séraphin ». Dépassé et ennuyeux ces films venus de la « grande noirceur » ? Pas tant que ça. L'auteure sait les faire revivre et plus encore nous amène à mieux les comprendre. J'avoue qu'en retrouvant ces films et en les comparant au cinéma québécois d'aujourd'hui avec ses « Trip à trois » et autres navets désolants, j'ai éprouvé une certaine nostalgie pour ce temps plus paisible qu'on aurait grand tort de gommer de l'histoire. Élan soudain de conservatisme ? Simple effet de nostalgie ? J'attribue ce sentiment étonnant au talent d'écriture de cette auteure qui sait faire revivre les choses du passé avec justesse. Il faut lire ce livre qui doit bien se trouver encore dans certaines bibliothèques québécoises....



### **NOTRE PHOTOGRAPHE PIERRE ROCHETTE AU G7 AVEC LES GRANDS DE CE MONDE**

Le G7 tenu à La Malbaie au Manoir Richelieu du 8 au 10 juin 2018 s'impose comme un événement historique. Notre ami photographe Pierre Rochette a pu côtoyer les grands de ce monde en étant un des huit photographes officiellement autorisés au cours de ce Sommet. Nous présentons donc quelques photos prises par Pierre Rochette durant la tenue du G7 dans Charlevoix. Un grand moment d'histoire!

*Pierre tient à remercier Dave Kidd, journaliste de CIHO-Radio, qui lui a permis d'obtenir cette place exceptionnelle pour la couverture du Sommet du G7*



# L'arrivée des chefs d'État captée par Pierre Rochette



*Le président des États-Unis, Donald J. Trump, le premier ministre du Canada, Justin Trudeau, et sa conjointe Sophie Grégoire*



*Le premier ministre de l'Italie, Giuseppe Conte*



*Le président de la France, Emmanuel Macron et sa conjointe*



*La chancelière d'Allemagne, Angela Merkel*



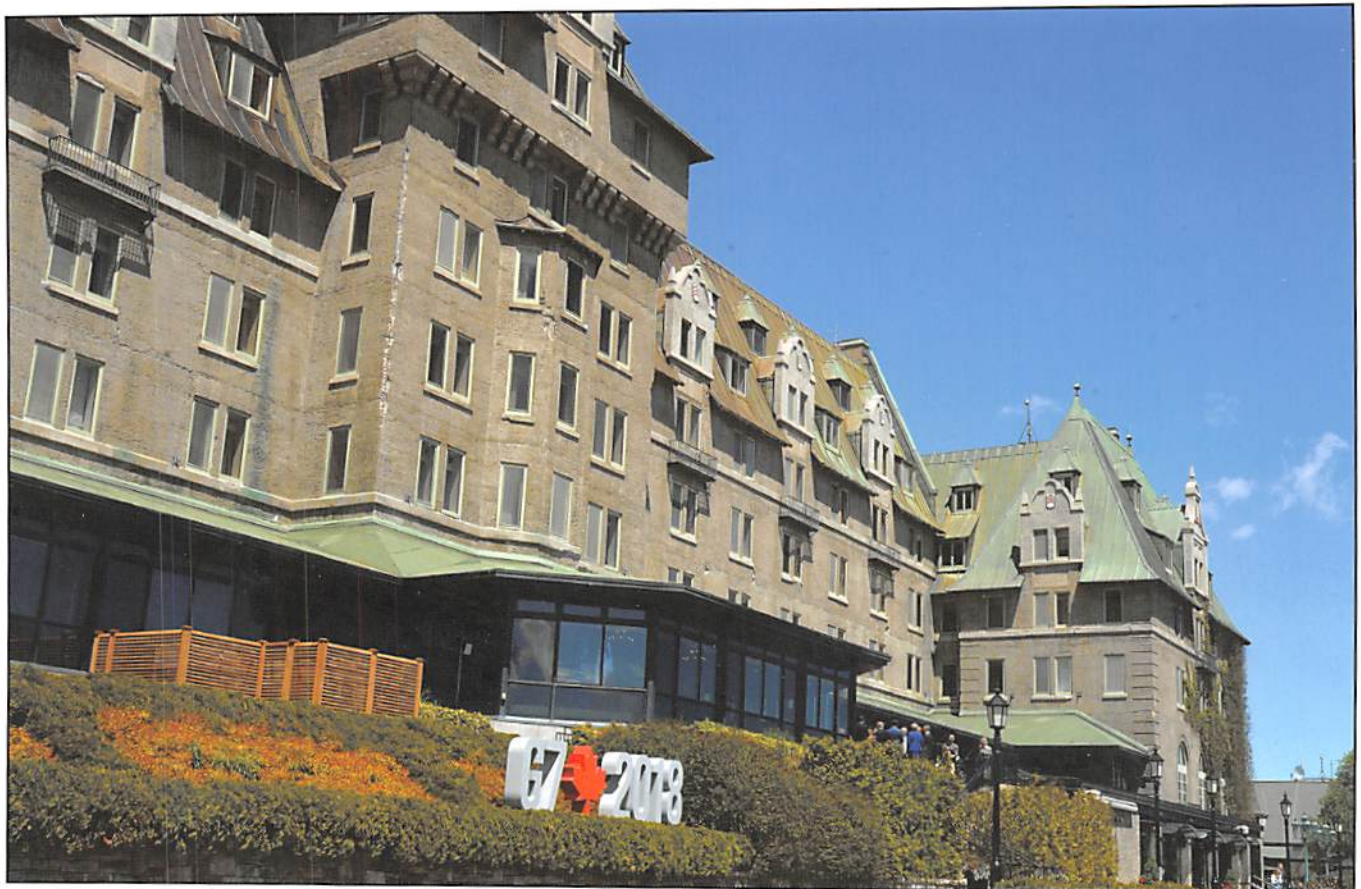
*La première ministre du Royaume-Uni, Theresa May et son conjoint*



*Le premier ministre du Japon, Shinzo Abe et sa conjointe*



*L'arrivée du président des États-Unis, Donald J. Trump, au Manoir Richelieu*



*Le Manoir Richelieu site du G7 2018*